

Max Nettleau

Esquisse d'un historique des utopies

présenté par Marianne Enckell

Lausanne, CIRA, 2025

Préface

Les tribulations d'un texte

Lorsque j'ai passé en revue à Paris la bibliothèque d'Eduardo Colombo (1929-2018), après sa mort, je suis tombée sur un dossier en fort mauvais état, qui avait subi une inondation. La moisissure s'étend rapidement aux documents voisins, aussi ai-je sorti ce dossier – qui, à ma grande surprise, contenait des photocopies d'un manuscrit de Max Nettlau en français, daté de 1925. Il n'a pas été simple d'en retrouver la trace.

L'original se trouve dans les papiers de Diego Abad de Santillán à l'Institut international d'histoire sociale d'Amsterdam [IISG : ARCH00004.360] et la correspondance entre Nettlau et Santillán explique ses origines [ARCH01001.125]. Le texte a été publié en espagnol, d'abord en feuilleton dans l'hebdomadaire anarchiste argentin *La Protesta*, dix ans plus tard en livre ; plus récemment, une version en anglais est parue chez un éditeur académique.

En janvier 1925, Max Nettlau¹ rédige à toute vitesse une soixantaine de grandes pages sur les utopies, en vue de leur traduction en espagnol. Depuis la fin de la guerre, lui qui avait toujours vécu de la fortune familiale se trouve quasiment sans ressources, suite à l'inflation et aux pénuries qui ravagent l'Autriche. Des amis lui envoient des colis alimentaires, un peu d'argent ; mais il doit se résoudre, à 60 ans, à écrire des articles et des essais pour des éditeurs anarchistes qui les lui paient.

Les compagnons de *La Protesta* de Buenos Aires lui adressent une somme mensuelle, par l'intermédiaire de Diego Abad de Santillán (1897-1983) qui réside alors à Berlin où il étudie la médecine. Ce dernier tient une intense correspondance et traduit des articles de l'allemand ou du français en espagnol, sans discontinuer et pas toujours très attentivement. Le 21 janvier, il écrit à Max Nettlau :

¹ Max Nettlau (1865-1944), historien de l'anarchisme et biographe de Bakounine.

Recibo en este momento la historia de las utopías ; yo no pensaba pedirle una cosa tan acabada, pero una vez que está casi terminado el trabajo, me alegre, pues tendremos un folleto mas para una oportunidad favorable. Yo creo que sobre esa materia no se ha escrito nada equivalente hasta ahora.²

Ce premier lot de 35 pages manuscrites est daté de Vienne, le 19 janvier ; la poste a mis deux jours pour le faire parvenir à Berlin. Nettlau annonce que la suite sera assez longue, mais « Il faut vérifier des détails pour cela – alors je ne peux pas écrire ces chapitres tout de suite ». Les pages 36 à 61 sont toutefois envoyées le 23 janvier déjà. La traduction du texte va paraître dans le *Suplemento semanal de La Protesta*, du n° 175, 1.6.1925, au 184, 3.8.1925³. Une version en livre ne put être publiée qu'en 1934 (Buenos Aires, Iman, 101 p. ; rééd. à l'identique dans le volume *Utopías libertarias*, III, Madrid, Tuero, 1991). Elle dit « trad. del alemán por D. A. de Santillán », sans doute par habitude : mais on sait que l'original est en français. Il ne figure pas explicitement dans l'inventaire des papiers de Santillán, c'est pourquoi il est resté ignoré depuis un siècle, à de rares exceptions près.

En 1981, à l'occasion d'une recherche sur les utopies, Eduardo Colombo, qui connaissait sans doute le petit volume publié en Argentine, a demandé une photocopie du manuscrit à Rudolf de Jong, notre compagnon chargé des collections anarchistes à l'institut d'Amsterdam. Rudolf lui envoie ces pages, en signalant que les éditions parisiennes Champ libre sont intéressées à la publication. Eduardo lui répond⁴ :

Comme nous préparons un livre sur l'Utopie – *L'Imaginaire subversif. Interrogations sur l'Utopie*⁵ – qui contiendra une sélection des textes présentés au colloque de Paris, je pense que peut-être il serait intéressant de se mettre d'accord avec Champ libre pour coordonner la publication ou éventuellement leur proposer notre matériel en raison des meilleures possibilités qu'ils ont d'une distribution.

2 « Je viens de recevoir l'histoire des utopies ; je ne pensais pas vous demander une chose aussi achevée, mais une fois que le travail est quasiment terminé, je m'en réjouis car nous aurons une brochure de plus pour une occasion plus favorable. Je crois que sur ce sujet rien d'équivalent n'a été écrit à ce jour. » Toutes les citations de Santillán proviennent des Nettlau Papers à l'IISG, ARCHO1001.125.

3 *La Protesta* et ses suppléments ont été numérisés et sont consultables sur le site du CeDInCI : <https://americalee.cedinci.org/>.

4 Brouillon de lettre, Paris, le 26 décembre 1981. CIRA, A-067-COL.

5 Lyon : ACL ; Genève : Noir, 1982 ; le sommaire est publié dans le catalogue en ligne du CIRA, <https://www.cira.ch/catalogue/index.php?lvl=notice—display&id=5841>

Aucune suite n'a été donnée à ce projet. Le texte de Nettlau aurait demandé un très gros travail d'édition. Le français de Nettlau est compréhensible mais peu conforme aux règles, il n'est guère publiable tel quel. Les références bibliographiques doivent toutes être vérifiées : or, en 1980, seule une recherche physique dans les fichiers des bibliothèques aurait permis cette vérification, tandis qu'aujourd'hui tous les catalogues sont en ligne et la plupart des ouvrages cités sont accessibles sous forme numérique. Seule la traduction en espagnol de *L'Esquisse* a circulé depuis sa première publication⁶.

Elle est parvenue entre les mains de l'écrivain Régis Messac (1893-1945), spécialiste de la littérature policière et de la science-fiction, pacifiste et libertaire. Il en rend compte brièvement dans la petite revue photocopiée *Simplement* (« cette revuette n'est mise en vente nulle part » ; Ivry-sur-Seine, 49 numéros, 1931 à 1939, accessible en ligne sur le site gallica.bnf.fr), estimant qu'elle « mériterait une édition en français ».

Messac n'a évidemment pas eu accès au manuscrit ; il a retraduit en français une grande partie de la version espagnole qu'il a publiée dans *Simplement*, du n° 29 (1936) au n° 46 (1938). Il n'a pas pris la peine de vérifier les sources, et les erreurs se sont malencontreusement reproduites jusqu'à ce jour. Son petit-fils, qui anime aujourd'hui la Société des amis de Régis Messac, a songé à publier cette version avant de connaître l'existence du manuscrit original. Messac a établi par la suite sa propre *Esquisse d'une chrono-bibliographie des utopies*, restée inédite jusqu'en 1962 : il s'agit d'une bibliographie organisée par date de parution, complétée et corrigée par son éditeur Pierre Versins, où l'on retrouve bien des titres cités par Nettlau.

Cités non sans quelques erreurs et approximations. En 1925, Nettlau est confiné à Vienne et n'a pas accès aux grandes bibliothèques qu'il a assidûment fréquentées avant la guerre, le British Museum et la Bibliothèque nationale de France. Il a accumulé des notes, pas toujours lisibles même par lui ; il se rappelle avoir vu passer tel livre dont les pages n'étaient pas découpées, il ne l'a donc pas lu ; il cite parfois des titres approximatifs ou qu'il a traduits de son propre chef. La version imprimée en espagnol les a enrichis d'erreurs de lecture et de coquilles

En 2023 est paru chez Anthem Press à Londres un ouvrage au titre intrigant : *Max Nettlau's Utopian Vision. A Translation of Esbozo de historia de las utopías*, edited and translated by Toby Widdicombe. Il s'agit en fait de la traduction de l'original français avec des recours fréquents à l'édition espagnole, précédée d'une brève biographie et d'un examen de la notion d'utopie chez Nettlau, suivie de

6 *Esbozo de historias de las utopías* ; Buenos Aires, Iman, 1934 ; rééd. Madrid, Tuero, 1991.

notes, d'une vaste bibliographie et d'un index partiel. À ouvrage compliqué, édition complexe : on ne sait souvent pas dans quelle langue ont été publiés les titres référencés. Pour 1928, par exemple, Widdicombe indique (p. xxv) : « Publishes ›Élisée Reclus, Anarchist und Gelehrter (1830-1905)› (Élisée Reclus, Anarchist and Scholar [1830-1905]), and ›Bakunin and the International in Italy› in *Il risveglio* (The Awakening). » Ce dernier ouvrage a été publié en italien à Genève aux éditions du Réveil-Risveglio, la biographie de Reclus en allemand à Berlin⁷. Pour 1935 : « Publishes *La anarquía a través de los tiempos* (Anarchism through the Ages) in Barcelona. It is brought out by Guild of the Friends of the Book. » Et tout à l'avenant. Nettleau lui-même n'était pas toujours cohérent, mais il écrivait à la main sur un coin de table, sur des feuillets récupérés de vieux imprimés ou des blocs-notes bon marché, sans le moindre correcteur ortho-typographique et sans statut universitaire.

L'éditeur Anthem Press, qui se targue d'avoir de hauts standards académiques et une équipe de professionnels, n'aurait pas jugé bon de soumettre à ces derniers ce premier volume de la collection « Anarchist Studies » ? Dans un ouvrage essentiellement bibliographique (et au prix abusif, comme trop souvent chez les éditeurs dits scientifiques), la confusion entre parenthèses et crochets, entre titres entre guillemets et en italiques est malheureuse, et les coquilles dans les noms propres et les titres ne facilitent pas leur identification. Widdicombe qui a sans doute quantité de compétences aurait été bien inspiré de consulter quelques familiers de Nettleau et quelques connaisseurs de l'histoire des utopies.

Principes d'édition

Nous avons choisi de publier le texte de Nettleau tel quel, sans signaler les quelques corrections orthographiques et grammaticales apportées. Après une première transcription du manuscrit (les **numéros de pages** figurent entre parenthèses), j'ai contrôlé et précisé la plupart des titres cités grâce aux références trouvées en bibliothèque ou sur la Toile et la collaboration de Pascal Ducommun ; ils sont parfois déformés dans le manuscrit. Comme Santillán ne savait sans doute

7 Quelques années auparavant, Nettleau avait écrit à son ami Jacques Gross : « Écrit un petit livre sur Reclus, 100-105 pages, comme le *Malatesta* – travail soigné au possible et documenté. Ce fut un plaisir à écrire cela. J'écris en français, ce sera publié en espagnol ; cet hiver encore je l'écrirai en anglais pour être traduit en juif à New York (ce sera plus court) et je l'écrirai probablement en allemand (ce sera plus long). » Jacques Gross Papers, IISG Amsterdam, ARCH00500.

pas l'anglais, Nettleau a traduit les titres écrits dans cette langue, mais je n'ai laissé que les titres originaux, comme pour l'allemand ou les autres langues, sauf lorsqu'il existe des traductions en français.

Nettleau mentionne souvent des textes qu'il n'a pas eus entre les mains, ou donne des références trop peu précises pour qu'une vérification soit aisée ; quelques précisions ont été ajoutées en notes. Heureusement, la plupart des ouvrages qu'il cite sont référencés en bibliothèque, voire accessibles en ligne : on les trouve en particulier sur gallica.bnf.fr/, archive.org/, wikisource et autres.

Le texte est accessible sur le site du CIRA, à l'onglet « publications ».

Marianne Enckell

I.

Une utopie, les utopies – facilement on méprise ce genre censé inutile, illusoire, contraire à la réalité, à la science ; gardons-nous bien de suivre ces voix sèches et utilitaires ! Le monde est assez pauvre tel qu’il est maintenant et toute utopie est une de ses rares fleurs. L’homme est vraiment pauvre qui ne chérit pas une utopie, qui ne porte pas dans son cerveau cette utopie éternelle de quelque idéal tant général qu’individuel qu’il conçoit dans sa première jeunesse, construction très variable à laquelle il ajoute ou fait des altérations à chaque étape de son développement intellectuel et moral, qui grandit, vieillit et meurt avec lui. Quel vide cerveau qui n’en connaît pas, qui par orgueil, par résignation ou par simple vulgarité absolue ne songe pas au delà du moment présent. Non qu’il faudrait faire abstraction du présent – au contraire, le *carpe diem* vaut toujours – mais ceux qui en sont absorbés complètement sont des êtres aussi incomplets que ceux qui ne vivraient qu’en rêve, qu’en utopie.

L’utopie est un phénomène social de toutes les époques et c’est une des premières et très anciennes formes du progrès et de la révolte : car le désir de s’élever au dessus d’un présent qui ne paraît acceptable qu’à l’usurpateur et au jouisseur, et l’espoir qu’on réussira un jour, encore les moyens pour y arriver, tout cela se transforme en réflexion sur l’avenir, en vision de ce qui pourrait bien se faire – alternant dans l’organisme sain avec l’impulsion d’agir *hic et nunc*, l’action, le travail, la recherche ou l’expériment présents. Pour cela même, parce que les hommes auraient ainsi pu devenir vraiment heureux et libres, prenant eux-mêmes soin de leurs propres affaires, les mauvais pasteurs autoritaires ont eu soin de les empêcher d’être des hommes complets, ils ont cultivé dans les uns exclusivement le goût du présent, la jouissance vulgaire, et dans les autres, les dépouillés et assujettis exclusivement l’espoir de l’avenir sous forme de la justice céleste, le bonheur des paradis, les punitions des enfers de toutes les religions.

Ce n’est pas là l’origine des religions, sans doute, mais les conceptions superstitieuses une fois créées, (2) les hommes rusés, les prêtres qui avaient la

¹ Voir p. 46.

mission de perpétuer ces superstitions et d'empêcher à tout prix l'émancipation intellectuelle du peuple par les voies de la science – ces hommes, serviteurs toujours des dominateurs de l'heure, proclamaient l'immobilité et l'intangibilité absolue de tout système en vigueur, c'est-à-dire l'obéissance aux lois et coutumes et l'abandon de tout effort de les changer par le peuple, et ils reléguèrent toutes les espérances et vellétés de révolte du peuple dans l'avenir rêvé selon les traditions, au ciel où le pauvre sera le premier, à l'enfer où le riche expiera son exploitation et sa vie de jouisseur ; ce fut là la monnaie de singe avec laquelle le peuple devait se contenter – il fut donc élevé à la soumission absolue sous le système en vigueur, avec défense d'y toucher, et on lui permit de se bercer dans l'espoir que dans un ciel imaginé il trouverait justice et bonheur.

L'utopie fut ainsi dégradée et détournée de son but, par la prêtraille de tous les temps. On ne réussit pas tout fait, car les racines de l'utopie sont très fortes. Elles reposent d'abord dans les traditions du passé qui presque toujours était un temps où on fut encore un petit peu moins malheureux que dans le présent. Je sais que le progrès très réel de la seconde moitié du 18^e et de tout le 19^e siècle a créé l'impression que le passé fut le mal, des ténèbres dont on émerge, et je suis loin de nier certains progrès, mais déjà le quart du vingtième siècle que nous venons de passer nous apporte un recul très prononcé et nous serions heureux si un peu de la mentalité de 1848, des années soixante et des années quatre-vingts animait notre époque autoritaire, nationaliste et fasciste. À part donc ces quelques intervalles rares, l'âge de Périclès à Athènes, etc., le passé était d'habitude une époque où une quantité de spoliations, de répressions, de restrictions n'existait pas encore, où on était moins serré, où on mangeait mieux et travaillait moins dur, où certaines fortunes scandaleuses n'existaient pas encore, etc., et de là la fantaisie populaire, aidée de quelques traditions et par le spectacle de peuples plus primitifs, remontait à un état de justice et de bonheur complets et généreux, à l'âge d'or, au paradis.

Ce furent les premières utopies et, comme l'esprit humain par la pensée et par le rêve se remue en apparence librement et peut transporter sans aucune difficulté ces fantaisies du passé dans l'avenir, il n'y avait pas d'obstacle à imaginer une existence continuelle de cet âge d'or et paradis dans des régions inaccessible au corps physique, mais où l'esprit, (3) l'imagination et le rêve se transportent librement, et on conclut que les âmes, séparées du corps, auraient tout aise à y voler – l'imagination créa donc l'*elysium*, les joies du ciel chrétien ou du paradis mahométan, de la *walhalla* des peuples teutoniques, etc., comme une autre utopie, l'âge d'or redevenant une réalité pour les morts, à portée donc infailliblement de chaque individu après un assez petit nombre d'années.

C'est alors que peu à peu les prêtres se servirent de ces rêves qui cachaient le désir de justice et de bonheur, pour en faire encore des instruments d'asservissement mental. De là ces légendes qui renient la justice même au ciel, qui déclarent l'homme déchu, parce qu'il se serait révolté contre Dieu ou même parce qu'il montrerait le moindre désir d'être soi-même, de comprendre et de savoir. Alors les prêtres grecs montrent Prométhée, pour avoir appris aux hommes à maîtriser le feu, au lieu de ne lui laisser que sa qualité accidentelle, dévastatrice, quand elle tombait en foudre du ciel – Prométhée, pour son acte d'utilité suprême enchaîné, martyrisé, puni comme révolté. Et les prêtres juifs montrent l'homme mangeant de « l'arbre de la science » brutalement chassé du paradis et grossièrement insulté et condamné à travers tous ses descendants à la misère terrestre – par ce Dieu courroucé et jaloux qu'on appelle Jehovah. Et si ce fut fait pour faire horreur de la révolte individuelle, on fit de même pour la révolte collective – les dieux grecs hurlaient les Géants de leur assaut de l'Olympe et le Dieu juif et chrétien repousse de la même violence l'assaut des diables : l'autorité triomphe donc toujours. C'est ainsi que fut faussée l'utopie populaire et que le peuple fut endoctriné, abêti même dans ses rêves – il dut se résigner à admettre qu'au ciel aussi il ne mènerait pas grand train, qu'il n'y aurait sa toute petite place que s'il était tout à fait soumis, obéissant et pieux sur terre – et encore ! On parvient ainsi à étouffer l'âme populaire à ce degré que, si à travers l'histoire il y a eu un assez grand nombre de révoltés et de révoltes collectives, pourtant la grande masse a toujours assisté indifférente ou presque au martyre de ces précurseurs et isolés et nous y sommes encore : nous voyons de nos jours plus d'horreurs commises en quelques années que certainement dans tout le 19^e siècle, mais l'indifférence reste. Car on a enseigné l'intangibilité du présent, on a abîmé et réduit à rien les anciens rêves de l'avenir, il reste l'homme d'aujourd'hui qu'on dirait presque sans mentalité, l'homme dont ce qui lui sert de cerveau est rempli le matin par le quotidien à faits divers ou à sports, le soir par le cinéma et qui entre-temps s'occupe forcément d'un travail qui ne l'intéresse pas et qu'il déteste – alors il se résigne et s'atrophie, s'annule, ou il s'acharne (4) à devenir lui aussi dominateur, exploiteur et jouisseur.

Je ne déprécie pas les énormes efforts des mouvements ouvriers et humanitaires pour relever la mentalité populaire, mais évidemment toute cette action est en minorité, comparée aux forces réactionnaires qui agissent sur le peuple, et là il faut admettre que l'œuvre obscurantiste autrefois faite par les prêtres à peu près seuls est faite aujourd'hui par les politiciens, la presse, le sport et l'amusement avec une efficacité tout aussi terrible que jadis celle des prêtres et encore par des moyens pareils, car le peuple est toujours payé en monnaie de singe,

toujours induit à s'intéresser à quelques objets illusoires qui ne sont pas de la moindre importance pour ses intérêts, à quelque jongleur politique ou acteur ou toréador ou boxeur ou divinité du film.

De là il s'ensuivrait peut-être pour nous l'enseignement que le peuple a besoin d'un tel idéal lointain, que sans idéal lointain il ne fera certainement rien du tout, mais que sous l'impulsion d'un tel idéal il bougera, s'il bouge jamais – et que, par conséquent, c'est à nous de lui donner un idéal plus puissant, plus entraînant que ses idoles vides actuelles. Il faut que notre utopie qui contient le rêve antique de justice et de bonheur, autrefois bien cher au peuple, redevienne son utopie, et qu'elle chasse ses idoles malsaines ou insignifiantes et mesquines présentes. Nous devons examiner si ce n'est pas un peu de notre faute si le socialisme, l'anarchie même, sont devenus un peu trop secs, arides, pratiques, abstraits, pour faire vraiment appel à l'imagination populaire. Nous croyons être arrivés à concentrer les idées dans des résultats et méthodes plus ou moins précis et nous croyons qu'on économise du temps et des efforts en proposant ces résultats aux masses. Nous mêmes, du moins les plus anciens et une bonne partie d'entre nous, avons peut-être passé par une période d'utopies nous-mêmes et nous voulons épargner ce détour apparent au peuple et lui montrer la voie directe à l'action révolutionnaire. Est-ce vraiment possible ? Voilà la question. Ne méprisons pas trop l'imagination, le rêve – tout le monde en a plus ou moins besoin et l'homme qui s'en passe est le plus souvent un esprit avant tout autoritaire, puisqu'il est empreint d'un (5) sentiment de supériorité qui se sait élevé au dessus des faiblesses humaines.

Je crois donc que le socialisme, l'anarchie ont besoin de se retremper dans l'imagination, le rêve, les perceptions tangibles par la fantaisie, facteurs puissants qui agissent sur un plus grand nombre d'hommes que la statistique, les conclusions logiques et même la science. La science, dans l'état d'éducation monopolisée par les privilèges, n'apparaît encore au peuple que comme un instrument de domination, chaque résultat de la science servant aux monopolistes et non au peuple salarié. Pour le peuple, il n'y a encore qu'imagination, impulsions et instincts. Le socialisme sentait cela il y a un siècle, à ses origines modernes, mais il ne le sent plus assez aujourd'hui. Il croit être devenu une chose pratique ; mais en écartant l'imagination il s'est rétréci, anémié, isolé. En donnant beaucoup plus de place à l'imagination, à l'utopie, on renouvellerait l'attraction de nos idées et il y en a une grande nécessité.

N'oublions pas que l'anarchisme en particulier est un socialisme qui dans le vrai anarchiste est empreint de liberté – liberté personnelle et liberté de tout l'environnement – qui n'est pas encore généralement répandu, mais qui – nous

en sommes convaincus – existe à l'état latent et capable de développement dans chaque individu. Il y aura sans doute autour de nous ou à côté de nous beaucoup de socialisme moins ou presque pas libertaire, retardé et autoritaire même. Car de deux choses l'une : ou bien ce socialisme imparfait sera réalisé avant l'anarchie, et alors l'exemple russe depuis 1917 nous montre les situations fâcheuses qui en peuvent résulter – ou bien l'anarchie sera réalisée d'abord, mais alors elle aussi se trouverait en face de graves problèmes résultant de l'état retardé de grandes masses de la population. Dans tous les cas donc il importe avant tout que notre idéal soit, sinon accepté, au moins connu par un aussi grand nombre d'hommes que possible, et cela ne se fait pas par la théorie : les indifférents n'y pensent pas et les mille voies de la propagande réactionnaire perpétuent leur ignorance et leurs préjugés, mais la seule façon possible est peut-être un appel à l'imagination et pour cela nos idées doivent être présentées d'une manière plus tangible, palpable que ne le sont les brochures même les plus populaires. Ce ne sont pas non plus les descriptions de la misère, des souffrances du peuple, du martyr des victimes de nos idées qui frapperont le cœur des indifférents : car même les plus bêtes d'entre eux (6) sentent qu'ils ne vont pas trop bien, et ils se font bourrer le crâne, comme s'ils prenaient de l'opium, pour échapper à la banalité de la vie de tous les jours. Il faudrait plutôt de la vraie utopie, de la liberté future, la révolte et la solidarité présentées dans des formes qui frappent l'imagination. Il ne faudrait pas des œuvres d'art, car le peuple connaît trop peu le vrai art, il s'en sent éloigné sans espoir et s'en passe forcément.

Bref, il me paraît triste de voir les années se passer et les masses toujours plus – comme autrefois par les églises, les processions, à côté de la boisson, presque leur seule distraction – maintenant mentalement absorbées par tous ces facteurs d'amusement mentionnés qui sont tous au service de la bourgeoisie. L'organisation et l'idée font le bonheur de beaucoup des nôtres, mais elle n'exercent pas une attraction toute puissante autour d'elles, ou nos rangs seraient infiniment plus larges. La lutte et la révolte, la grève, etc., ne sont pas de tous les jours et trop souvent sont trop peu comprises. L'expériment, l'histoire, la science ne touchent qu'un nombre restreint. Reste encore, comme j'ai essayé de démontrer, l'imagination, l'effort de faire renaître ces rêves d'un âge d'or cette fois à portée humaine, accessible à ceux qui se joindront à nous tous pour le réaliser par l'effort commun. L'utopie n'est donc pas à dédaigner. Elle ne se fait pas sur commande, elle doit être le produit d'un vrai besoin que quelqu'un ressent de se manifester ainsi – l'origine de tout produit de quelque valeur intrinsèque : mais soyons sûrs qu'elle se produira, si on ne la décourage plus trop. Jusqu'ici on est enclin à la décourager, à la considérer appartenir à un âge passé, parce que

nous-mêmes connaissons à peu près l'ensemble des idées et n'avons plus besoin de l'aide de l'imagination. Ne la décourageons donc plus, soyons contents si quelqu'un frappe l'imagination populaire, ce qui n'est pas facile du tout, car il y a utopie et utopie, il y a l'utopie ennuyeuse qui n'attire personne et il y a l'utopie charmante qui ne peut pas ne pas défricher du nouveau terrain, frapper des cordes pas encore touchées et les faire vibrer.

C'est à ceux qui ne seront pas tout à fait en désaccord avec ces réflexions que je voudrais parler un peu (7) des utopies sociales et de leur histoire.

II.

En parlant des utopies ci-après, j'y comprends nécessairement aussi les utopies autoritaires qui en forment la grande majorité. Car on sait à quel degré sont rares les expressions plus anciennes d'un sentiment libertaire et que les révoltés avant tout agissaient directement, ou ils succombaient aux persécutions, et même leur mémoire s'est perdue, de sorte que leurs produits littéraires étaient toujours plus rares et plus souvent perdus. En général, il faut se contenter du fait que l'auteur d'une utopie avait presque toujours en vue un état de choses meilleur que celui de son temps, mais qu'il ne pouvait se débarrasser qu'incomplètement de la mentalité de son époque, qu'il restait donc le plus souvent autoritaire, mais que la masse des utopies présente une longue échelle entre ceux qui acceptent l'autorité sans aucune réflexion, ceux qui croient même nécessaire de l'augmenter, de réglementer tout, et ceux qui essaient de leur mieux de la diminuer, la faire disparaître ou, du moins, à chercher ce qu'ils croient des garanties contre son abus. Les utopies présentent ainsi l'esprit humain aux prises avec l'autorité, prônée comme panacée par les uns, instinctivement soupçonnée et combattue par les autres : comment le peuple aurait-il pu s'en débarrasser, si même les esprits les plus aventureux qui se remuaient librement sur un terrain créé par leur propre fantaisie ne savaient presque jamais s'en passer ! Maintenant cette heure est venue, mais les premiers chercheurs, il y a des milliers d'années, n'en étaient pas encore là.

Les utopies sortent du milieu gouvernemental, municipal, éducatif, de la conscience de l'injustice sociale, de l'accaparement de la terre, de la critique des mœurs, etc. Les Grecs ont cultivé de genre à un très haut degré, sans que leur pays ait vu alors de grandes convulsions sociales ; les Romains n'ont pas écrit des utopies, mais ils ont eu les luttes âpres des Plébéiens contre les Patriciens, les luttes agraires des Gracques et les luttes à mort des esclaves du temps de Spartacus contre les maîtres d'esclaves ; ils ont encore vu l'idéalisme et l'abnégation des idées sociales du Christianisme primitif jusqu'à la création d'une superstition et d'une hiérarchie chrétiennes si réactionnaires qu'elles ont dévoré et englouti le peuple romain, avec tous les éléments sociaux qu'il contenait, pour faire subir

à la civilisation de ce temps une éclipse générale. Les Grecs avaient traversé des époques de tyrannies locales et feuds et guerres intérieures intolérables, à travers lesquelles des traditions d'un meilleur état s'étaient conservées que la fantaisie populaire et la haine des tyrans présents transformèrent dans le mythe de l'âge d'or que chante Hésiode et quelques siècles plus tard encore Empédocle. Ils avaient vu des réformes agraires et un étatisme rigide en force à Sparte, qui plus tard, surtout par Ephorus [Ephore de Cumes], (8) fut idéalisé comme le communisme de Lycurgue. Athènes subit des changements de constitution très subtils où la démocratie fut bientôt submergée par la démagogie, ce qui fit idéaler un état ancien plus pur, ce que fit Isocrate. On y discutait absolument toutes les questions sociales – celle de l'esclavage excepté, qui fut tabou – les comédies anti-socialistes de l'aristocrate Aristophane en témoignent, surtout les *Ekklesiá zousai* (*Le Parlement des femmes*) : on n'aurait pas fait cette polémique virulente publique si ces idées n'avaient pas eu des adhérents et une propagande publique en leur faveur, dont on s'est bien gardé de conserver les écrits. On sait que des auteurs dramatiques, Phérécrate et autres, avaient décrit l'âge d'or ou quelque île heureuse. Les Grecs, très actifs en colonisation, c'est-à-dire dans la fondation de nouvelles cités dans des pays lointains, avaient une pratique vivante de l'organisation et certainement des différences d'opinion là-dessus, controverses qui poussaient à la construction de cités modèles idéales en fantaisie. Les philosophes discutent au fond tous les problèmes politiques, sociaux et moraux (toujours l'esclavage excepté). De cela résultent des conceptions d'États idéals, des *politeia*, celle de Phéleas de Chalcedoine, la plus fameuse, et qui seule et conservée, de Platon, celle plus tard de Zénon qui se rapproche le plus de la liberté. Plus tard il y a Evhémère de Messène, Jamboulos et Aratos de Soles, ce dernier se rapprochant des idées de Zénon. Si ces auteurs ne craignent pas de professer des idées sociales très avancées, il y a à l'autre bout l'archibourgeois Aristote, il y a entre les deux extrêmes l'écrit pratique de Platon, *Des lois*. Ces écrits sont encore influencés par le sort général de l'hellénisme, qui fut assez longtemps très national, très exclusif, très patriote étatiste ou citadin, mais qui sous la pression des Macédoniens et bientôt celle des Romains se dissout rapidement, s'effaça complètement et se mêla aux Romains d'un côté, aux Orientaux de l'autre ; ces Grecs des temps plus récents conservaient un orgueil de leur éducation littéraire, se sachant des intermédiaires indispensables aux peuples très peu littéraires qui étaient leurs maîtres politiques, mais leur sentiment national disparut, ils pliaient devant les Romains et tout autre qui était le plus fort. De là aussi leur vie littéraire s'assimila aux vainqueurs, elle s'orienta en Orient et s'aplatit devant les Romains en Occident. Cela fit disparaître les tendances sociales des Grecs en Occident, car

les Romains qui tuaient les Gracques et Spartacus n'étaient certes pas amateurs d'utopies, tandis qu'en Orient l'utopique mergeait dans le merveilleux et le mystérieux, les voyages purement fantastiques devenaient objet d'amusement ou réceptacle d'idées occultistes ; aussi la satire s'y mêlait. Lucien de Samosate est le type d'auteur de ces voyages imaginaires qui n'avaient plus de but social.

(9) On voit que l'utopie seule, sans vrai mouvement, était impuissante et ne pouvait que dégénérer. Mais on a toujours considéré la vie des Grecs de leur bon temps comme une vie assez complète et harmonieuse et on voit que l'utopie y avait sa place bien marquée : c'est plutôt à notre temps, qui se voit si parfait, qu'elle manque, puisque les programmes des divers partis sont censés contenir tout ce qui est d'actualité et on dédaigne de voir plus en avant.

Les années de l'hellénisme expirant produisent encore un genre de littérature qui, sans être utopique, se passe au moins dans un monde imaginaire et démolit ou sape des croyances et des crédulités. Je fais allusion à des écrits comme les *Dialogues des dieux* de Lucien de Samosate, parodies et persiflage charmant des dieux et déesses de l'Olympe – le vrai moyen de détruire une religion : par le rire, par la blague. Très peu d'autres ont osé d'appliquer le rire franc, la satire, à la mythologie du christianisme ; des exemples sont les *Étrennes aux gens d'Église* ou la *Chandelle d'Arras*, de l'abbé Dulaurens, 1765, la mémorable *Guerre des Dieux*, d'Evariste de Parny, à la fin du 18^e siècle, et *Das Liebeskonzil* (*Le Concile d'amour*) d'Oskar Panizza (Zurich, 1895).

La mythologie ancienne avait épuisé la patience des hommes, mais si pour des esprits libres elle s'en allait ainsi, en prenant déjà alors pour eux les formes qu'elle a reprises dans les années 1860 dans les opéras bouffe d'Offenbach, *Orphée* ou *La belle Hélène* – qui du reste sont des satires portraying en réalité Napoléon III et les menées à sa cour – pour le peuple on travailla durement à la remplacer d'abord par un culte oriental fastueux, celui de Mithra, ensuite par le christianisme, dès qu'on eut reconnu la grande prise des affirmations et promesses de celui-ci sur les esprits simples et faibles des masses asservies. En contrôlant le christianisme, on contrôlait aussi la question sociale et de même toute la vie intellectuelle qu'on fit détourner de la science naissante. Par le christianisme on avait la sainte foi, la soumission et l'ignorance garanties ; à ce prix l'empereur Constantin put bien faire du christianisme la religion de l'État.

Dès ce moment fatal qui inaugura une crise de la pensée humaine qui dure encore, les peuples, en tant qu'ils osaient s'émanciper de la foi aveugle désormais imposée par le feu du bûcher, ignorant la science qui était perdue ou se terrait, se créaient de nouveau un mode à eux, un refuge d'espoir, une utopie : ce furent les souvenirs du paganisme proscrit qu'ils aimaient maintenant, en opposition

au prêtre chrétien qui mit son pied sur leur nuque. Maintenant, aux siècles noirs de l'histoire, renaquit le culte des multiples petites divinités ou demi-divinités grecques et romaines, des nymphes et des dryades et toutes autres personnifications des puissances et phénomènes de la belle nature. Il y avait des divinités pareilles dans les mythologies des peuples germaniques, celtes, slaves et autres, forcément christianisés par des guerres de conquête ou par la volonté de leurs souverains qui trouvaient opportun d'entrer dans la chrétienté, seul moyen du reste au moyen âge pour éviter le plus possible d'être exterminé au moyen de quelque croisade spéciale ; seuls les Mahométans montraient les dents et ne se soumirent pas ; où seraient-ils aujourd'hui, s'ils avaient agi autrement ?

(10) Cette obstruction populaire au christianisme fut si forte que l'Église, impuissante à la vaincre par la force, le fit de nouveau par la ruse en falsifiant les derniers rayons d'espoir, comme jadis les vœux de l'âge d'or. Avec méthode et patience l'Église substitua aux petites divinités païennes ses saints, en leur attribuant ces mêmes qualités et d'autres plus fictives encore dans leur qualité de faiseurs de miracles professionnels. Le saint, la sainte remplacent faunes et nymphes, satyres et dryades, et comme le saint se soumet au bon Dieu, tout est en ordre – plus on lui attribue de miracles, mieux va pour la renommée du bon Dieu. Ainsi la plupart des traditions populaires fut christianisée, châtrée et transformée en sources de revenus magnifiques pour l'Église, qui y ajouta le commerce des ossements des prétendus saints, le commerce du bois de la croix du Christ et qui ainsi, jusqu'à ce jour, se contente d'exploiter les superstitions païennes.

Alors le peuple auquel on prenait tout, en le travestissant, sauvait son utopie dans le conte populaire, le *Märchen*, où des forces d'une nature juste personnifiées soit en fées, en gobelins, soit, pour donner quelque satisfaction à l'Église, en braves ermites, en vieillards pieux, des Philémon et Baucis christianisés, savent procurer la justice au peuple que rien d'autre ne sait lui procurer ; car le peuple est tellement bafoué, terrassé, impuissant que la révolte est rare ; cependant la révolte existe aussi et le peuple la personnifie dans les *Wilhelm Tell*, les *Robin Hood* de la forêt de Sherwood en Angleterre et d'autres héros mi- ou entièrement légendaires auxquels les actes de quantités d'anonymes sont attribués. Le *Märchen* préconise plutôt la lutte par la ruse, moyen d'action de provenance orientale surtout, ou la fatalité, la justice inéluctable du sort, relique de l'esprit de l'ancienne tragédie, mais d'une manière ou d'une autre, la confiance du peuple qu'il y a une justice pour lui aussi est étayée ainsi. Les éléments de l'ancienne utopie sociale se retrouvent, surtout l'abondance future – le pays de Cocagne en est l'expression naïve – le droit du pauvre, son égalité au riche, et la hardiesse, les découvertes, les îles lointaines, la recherche de l'inconnu.

Ce besoin d'un idéal était si grand au moyen âge qu'il se fit sentir même chez les puissants, les rassasiés, les hommes de violence par excellence – la chevalerie. Cette chevalerie au bout de quelque temps était saturée des histoires saugrenues de l'hagiographie chrétienne et elle demanda autre chose. Ses amuseurs professionnels, les chanteurs itinérants, lui présentèrent alors ce qu'ils avaient, eux, pauvre diables, puisé dans les traditions populaires qui leur furent accessibles mais que les chevaliers, défenseurs officiels du christianisme, ignoraient. Alors on leur élaborait les contes des Chevaliers modèles, des Chevaliers du roi Arthur et de la Table ronde ou les camarades de Charlemagne et on leur créa une sorte d'utopie de bonne conduite, de défense des faibles, d'égaux conditions dans les combats, on les obligea à une certaine retenue – sauf quand il s'agissait de païens qui étaient tous bons à tuer. De même on leur créa une certaine conduite idéale à suivre (11) envers les femmes, du moins celles de leur propre rang ; et on les débarbarisait ainsi un peu. Je pense que les forces occultes de l'Église, à laquelle ces hommes brutaux échappaient sans quelque nouvelle restriction intellectuelle et morale, et quelques forces populaires, ces chanteurs qui ne devaient pas précisément aimer et estimer leurs patrons chevaliers collaboraient pour imposer ce code d'honneur aux chevaliers sous forme d'une utopie chevaleresque qu'on leur insinuait. Quand l'Église les eut domestiqués ainsi, elle put s'en servir pour les envoyer aux Croisades.

Dans les siècles suivants, il y eut encore de ces utopies fictives insinuées et qui devenaient la mode pour quelque temps – ainsi il y eut le genre *pastoral* du seizième siècle, le renouvellement de la vie patriarcale des pasteurs d'Arcadie qui, en art, culmine dans Watteau, et qui eut une dernière incarnation dans l'anarchiste Sylvain Maréchal qui de là procède droit dans la Révolution française. Au dix-septième siècle et dans la première moitié du dix-huitième, en France, quand la religion catholique fut encore très forte et avait fait proscrire le protestantisme, avant que les Encyclopédistes lui donnent le coup de grâce dans l'opinion publique, on eut plaisir de se réfugier d'elle dans le pays des fées que Perrault avait découvert de nouveau ; bientôt le comte de Gabalis [Henri de Montfaucon de Villars, *Le Comte de Gabalis ou Entretiens sur les sciences secrètes*, Paris, 1670] ressuscita en masse sylphes et ondines et toutes sortes de lutins, un dernier renouveau des forêts et sources ensorcelées, auxquelles personne ne croyait plus, mais que beaucoup aimaient voir présentées en contes aimables de fées par Madame d'Aulnay et bien d'autres, derniers échos du paganisme utopique dans lequel on se réfugia de la banalité stupide du christianisme. Du reste le recueil des contes populaires de tradition authentique qu'on fit depuis la fin du XVIII^e siècle en Europe et qui se continua depuis par le *fölklorisme*, le traditionalisme dans toutes les parties

du globe, cette fois fait l'inventaire définitif de l'ancienne utopie : cette période est déjà celle du socialisme qui répand aussi la science, la libre pensée, et qui ainsi forcément détruit l'ancienne utopie populaire – raison de plus qu'il donne au peuple dans la forme la plus tangible, correspondant à ses habitudes, une nouvelle utopie, cette fois réalisable, si le peuple met vraiment la main à la pâte – autrement, fatalement condamnée à rester un beau rêve.

III.

L'utopie sociale sérieuse ne renaît que dix-huit siècles après Platon, en 1516, par l'*Utopia* de Thomas More (1478-1535).

La conscience du manque de justice sociale n'était pas absente durant le long moyen âge. Le *droit naturel*, cette *utopie théorique* des esprits abstraits, un âge d'or reconnu même, bien plus platoniquement il est vrai, par les juristes au cœur endurci et par les pères de l'Église avides de domination aussi temporelle que spirituelle – ce droit naturel constatait l'égalité et la liberté primitives et ne reconnaissait pas le droit exclusif des uns à la richesse et la spoliation des autres. Le droit et l'Église se sont toujours ménagé certaines issues, par lesquelles il pourront renier ce qu'ils (12) défendent tant que c'est puissant. Cela ne les a pas empêchés d'être les apologistes féroces de tous les systèmes en vigueur et d'en profiter, pour planer dans les régions du droit naturel et du christianisme social, quand les peuples se montrent las d'être dominés et exploités. Ils ont acquis ainsi une toute-puissance politique et administrative, et l'Église d'énormes richesses, et en même temps le côté idéal, utopique, de leurs théories a fait appel aux hommes de grande intelligence et de cœur – et Thomas More est le type parfait d'un homme de ce genre qui connaît la critique sociale de l'Église et le droit naturel, il connaît dans cet âge de la Renaissance et de l'humanisme Platon et sa *Politeia* et le mieux qu'ont produit Grecs et Romains, il est expert en droit aussi bien qu'en commerce qui, dans cet âge des grandes découvertes, conçoit des plans plus vastes, il voit des mondes inconnus découverts, rapprochés par chaque voyage, et il voit aussi les souffrances des pauvres et le mécanisme gouvernemental qui les écrase. Il dit nettement, et ces paroles valent toujours, que chaque État moderne ne lui paraît être qu'une conspiration des riches qui, sous le prétexte du salut commun, ne regardent qu'à leur propre avantage ; ils font des régulations au nom de la totalité, donc aussi des pauvres, et ils appellent cela des lois. Ce que More, qui pesait chaque facteur économique et politique de son temps et construisit son utopie avec ces matériaux, ne put pas encore apercevoir, ce fut la volonté, la révolte du peuple qui, en effet, s'il se sentait malheureux et même s'il se révoltait, agissait en défensive, par désespoir ou cédant à l'exaltation religieuse.

De là, en représentant conscient de la bourgeoisie naissante, More ne voit que le gouvernementalisme, la réglementation de la production par des autorités sages, ce qui permettrait alors une vie privée relativement indépendante des citoyens.

Sur ces bases Thomas More construit son *Utopia* qui est l'Angleterre régénérée socialement ; car si plus tard des auteurs d'utopies ont essayé de faire abstraction des conditions de leur pays et de leur temps, les premiers utopistes ont au contraire tenu à conserver le contact avec la vie réelle de leur temps, développant les tendances progressives et éliminant les penchants fâcheux, ce qui a probablement augmenté l'intérêt pour leurs écrits qui, pour l'*Utopie* de More, fut très grand et durable et, à côté de la bible ou des auteurs classiques, les utopies sont parmi les livres les plus internationalement répandus par traductions. More, aidé par son talent et ses connaissances, créa donc une œuvre qu'on mit immédiatement au rang de celle de Platon et qui a su conserver cette première position : il a été facile d'écrire des utopies plus plausibles, plus merveilleuses, mais non plus intelligentes, réfléchies et liées avec le possible, la réalité, par un cachet particulier, cette vaste expérience de l'auteur qui le protège contre les exagérations et lui fait deviner où aboutiraient des tendances dont en son temps il ne put voir que les commencements.

(13) Dans la France du seizième siècle les conflits sociaux ne furent pas moins aigus qu'en Angleterre, en Allemagne et en Italie, aristocrates et paysans, la cour et la bourgeoisie étaient aussi séparées qu'à la veille de la Révolution française, mais il y avait cette aisance et richesse de la bourgeoisie et du clergé qui écartent les grandes questions du commerce international, de la puissance maritime, alors si brûlantes en Espagne, en Angleterre, en Flandres, en Italie. On cultivait donc, aux frais des paysans bêtes de somme, le confort et le luxe qui, les redécouvertes du luxe antique entées sur le luxe des châtelains et bourgeois du moyen âge, assuraient aux privilégiés une vie charmante. L'œuvre de Rabelais montre toutes les variétés de cette abondance et de ce luxe, des puissances grossières aux jouissances les plus raffinées, à cette abbaye de Thélème, phalanstère libertaire où le fais ce que voudras est l'unique règle ; c'est très bien, mais socialement c'est en somme la vie des châteaux, la douce oisiveté, le tout basé sur le travail du peuple noir dont on ne parle pas, comme l'antiquité, le libre citoyen grec, ne parlait pas du travail des esclaves qui le nourrissait. Etienne de La Boétie mit la main sur la plaie – la servitude volontaire du peuple qui s'éreinte pour rassasier les parasites, mais Rabelais, Montaigne et tous les autres laissaient aller les choses et ne regardaient pas de trop près.

Parmi les utopies les plus fameuses et écrits utopiques, il faudra rappeler les *Mondi celesti, terrestri et infernali degli Accademici Pellegrini* [1562], de Francesco Doni, Florentin, xvi^e siècle ; la *Nova Atlantis*, de Francis Bacon ; la *Civitas Soli*, de

Tommaso Campanella, Calabrais, écrite entre 1620 et 1623 dans la prison de Naples ; *Reipublicae Christianopolitanae descriptio...*, Strasbourg, 1619, par Johan Valentin Andreae, rosicrucien allemand ; *Mundus alter et idem* de l'évêque Joseph Hall, 1607 ; *The Man in the Moone*, de Francis Godwin, 1638 ; *L'autre monde ou Histoire comique des États et des Empires de la lune* (de même, du Soleil), par Cyrano de Bergerac, 1657 ; *The Commonwealth of Oceana*, par James Harrington, 1656. Entre celles-ci, les travaux de Bacon, de Campanella et d'Andreae offrent le plus grand intérêt et si, pour l'organisation générale, ils ne s'élèvent pas au-dessus de More, bien au contraire, pour l'organisation du travail, la science, les inventions ils présentent des perspectives remarquables. Nous observons aussi cette littérature tourner au merveilleux, à la satire, à l'allégorie et au formalisme politique, non social, comme dans l'*Oceana* de Harrington qui a, comme on a essayé de le prouver, eu quelque influence encore sur les auteurs de la constitution américaine ; voir « James Harrington and his influence upon American political institutions and political thought » par le professeur Th. W. Dwight, *Political Science Quarterly*, mars 1887, p. 1-44.

On consultera p. ex. les écrits de B[oleslaw] Limanowski (1873), de Karl Kautsky et du professeur [Ernest] Nys sur More et Campanella : il y a des études italiennes de très grande recherche sur Campanella ; « L'œuvre scientifique de Cyrano de Bergerac », par Juppont, dans les *Mémoires de l'Académie de Toulouse*, 1907, dixième série, tome VII, p. 312-375, etc.

(14) On peut dire que les utopies de More, de Bacon et de Campanella (qui passa ses dernières années à Paris et a influencé le milieu d'où sortit Cyrano) faisaient partie de la littérature internationale, lue par tous les hommes instruits, du xvii^e siècle, mais que assez longtemps personne ne se risquait plus à écrire une utopie à niveau pareil. Était-ce les guerres, l'absolutisme royal sur le continent qui en furent la cause ? En Angleterre cependant de très sérieuses voix socialistes s'élevaient depuis la moitié de ce siècle – Gerrard Winstanley, qui propose une reprise directe de la terre, le Hollandais P. C. Plockhoy, écrivant en anglais (1658), et John Bellers, 1695 [*Proposals for Raising a College of Industry of All Useful Trades and Husbandry*], qui proposent des associations productives, non volontaires, mais organisées d'abord par de l'argent avancé par des riches ou hommes d'affaires, etc. : c'est l'utopie réduite à la proposition d'un effort pratique immédiat. De telles idées, un fruit des utopies plus lointaines, ont dû réduire l'intérêt pour celles-ci en Angleterre.

En France, par contre, enfin vers les trois quarts du 17^e siècle, l'intérêt pour l'utopie naît et devient assez grand, peut-être appuyé par l'intérêt en voyages, en colonisation dans l'Amérique du Nord, etc., propre à cette époque. Un huguenot du Languedoc, Denis Vairasse, ancien militaire, fit paraître en 1675

en texte anglais *The History of the Sevarites or Sevarambi...* en texte complet en français de 1677 à 1679, *L'histoire des Sevarambes* : peuples qui habitent une partie du troisième continent, communément appelé la Terre australe (Paris), autre édition 1681-1682 ; traduction hollandaise, Amsterdam 1682 ; allemande, Sultzbach (dans le Palatinat), 1689 (aussi 1717) ; une autre à Itzehoe, 1783 ; traduction italienne, Venise, 1730, etc. – ouvrage volumineux plusieurs fois réimprimé, la dernière fois, je pense, dans le grand recueil des *Voyages imaginaires*, paru de 1787 à 1789, tome V².

Cette utopie qui pour la politique s'accommode, on dirait pour la forme, à la France ultramonarchique de Louis XIV, se démène en complète et courageuse indépendance sur le terrain social, dénonce et repousse la propriété privée, étudie avec soin l'organisation de la production, bref il posait de nouveau une utopie moderne et élaborée, dénuée du fatras merveilleux, devant le public qui a dû la lire beaucoup, témoin les éditions multiples et les livres pareils, utopies mineures, qui commencent à paraître ; car, à l'exception de G. de Foigny peut-être, un vrai continuateur manque aussi à Vairasse, et le genre dégénère à nouveau.

(15) Gabriel de Foigny fit paraître en 1676, à Genève, *Les aventures de Jacques Sadeur dans la découverte et le voyage de la Terre Australe* ; autres éditions de 1692, 1732 et dans le grand recueil de 1787-89 ; il existe une traduction anglaise, mais à peine quelque autre. Ici l'auteur expose une vie sans lois ou presque, mais vécue par des créatures extra-humaines, des hermaphrodites. La question de la liberté que l'auteur aimait et affirmait n'est donc pas sérieusement abordée. Toutefois la conception d'une vie non soigneusement réglementée est si rare dans les utopies que celle-ci est aussi mémorable sous ce point comme *Thélème* de Rabelais. Aussi Fénelon, dans un à-côté de son *Télémaque* (les paysans de la Bétique, chap. VII), comme un siècle plus tard « *Abenazar's kleine Republik* » dans un livre du républicain allemand Rebmann [*Hans Kiekindiewelts Reisen in alle vier Weltteile und den Mond*. Hamburg 1795], 1794, comme encore ça et là des petites enclaves dans des romans de voyages et autres du 18^e siècle, en France, dépeignent des rares petits groupes dans des vallons isolés vivant en suprême harmonie et bonheur, sans propriété et sans chefs : ce fut un idéal utopique qu'on aimait bien, mais qu'on croyait si lointain qu'on ne lui consacra pas des livres entiers.

Parmi les utopies mineures, mêlées aussi aux voyages fantastiques, forme de satire inaugurée vigoureusement par le *Gulliver* de Swift, et aux créations de communautés miniatures inspirées par Robinson Crusoe de Defoe (1719), mentionnons : *Histoire de Calejava, ou de l'Isle des Hommes raisonnables* [par Claude Gilbert] sans

² Nettlau fait plusieurs fois allusion au « grand recueil », décrit en détail sur le site gallica.bnf.fr/dossiers/html/dossiers/Utopie/T33.htm

lieu et année ; Dijon, 1700, 12^e, dite être la plus rare des utopies ; je ne la connais pas ; – Idée d'un Règne doux et heureux, ou *Relation du Voyage du Prince de Montberaud dans l'Isle de Naudely*, 1703, autres éditions 1706, 1709 (par Pierre de Lesconvel) – *Voyages et Aventures de Jacques Massé*, deux éditions de 1710 (par Simón Tyssot de Patot), autre édition, 1760 ; traduction anglaise, 1743, traduction allemande, 1737, par F. Backstrom, qui fut lui-même l'auteur d'une utopie sur le *Land der Inquiraner* [*Bey zwei hundert Jahr lang unbekannte, nunmehr aber entdeckte vortreffliche Land der Inquiraner...*], 1736, 37, autres éditions 1744 et 1810 (cf. l'étude de Hermann Ulrich dans la revue *Euphorion*, XVI, 1909) ; – la *Relation du Voyage de l'Isle de l'Eutopie*, 1711 [par François Lefèvre ou Lefebvre (auteur présumé)], est une allégorie religieuse sans aucune valeur sociale ; il en est de même de *La Monarchie des Solipses*, 1721, 1754, en espagnol Madrid, 1820, une satire contre les jésuites ; – par contre dans Nicolai Klimii iter subterraneum... (*Niels Klim's Unterirdische Reise...*), du danois Ludwig Holberg, 1741, en latin, se mêlent la satire politique et sociale et la fantaisie utopiste ; cet ouvrage, traduit dans les langues principales au 18^e siècle, fut encore le modèle de *La Race future* [*The Coming Race*], de Lord Lytton Bulwer, 1871 ; – Samuel Brunt (pseud), *A Voyage to Cacklogallinia*, Londres, 1727 et traductions ; – *Le Nouveau Gulliver* (par l'abbé Desfontaines), 1730, traduction allemande, 1731 ; – *La Découverte de l'Empire de Cantahar*, Paris 1730, (par Varennes de Mondasse) ; (16) *Lamekis ou les voyages extraordinaires d'un Égyptien dans la Terre intérieure...* 1736-37, réimprimé dans le grand recueil de 1787-1789, vol. 20 et 21 ; – *Relation du Monde de Mercure*, Genève, 1750, aussi dans le même recueil, vol. 16, où se trouve aussi le *Nouveau Gulliver*, vols. 15 et 16.

De plus grande importance que quelques-unes des dernières mentionnées est une des peu nombreuses utopies anglaises du XVIII^e siècle, *The Adventures of Signor Gaudentio di Lucca* (par S. Berington), London, 1737, aussi 1748, Edinburgh 1761, 1774, 1786, 1803, en français : *Mémoires de Gaudence de Lucques...* 1746, 1753, 1777, et dans le grand recueil, 1787, vol. 6 ; traduction allemande, 1792. – J'ignore le caractère des *Viaggi di Enrico Wanton alle Terre Incognite Australi ed al Paese delle Scimmie (singes) e dei Cinocefali*, tradotti da un manoscritto inglese, Venezia, 1749, mais qui pourrait être d'un Vénitien, Zaccaria Seriman ; autre édition, Naples 1756.

Il faut ajouter à cette liste très peu complète ce genre de romans éducatifs à tendances utopiques, ayant pour cadre la vie d'un souverain antique ou bien fictif, et son éducation, ses actes idéalisés, le tout servant de contraste aux rois de l'époque dépourvus de toutes les nobles qualités qu'on accumulait sur ces rois de l'utopie. Le public contemporain a dû comprendre les intentions de cette idéalisation non du roi présent, mais d'un tout autre, car les éditions de quelques-uns de ces livres sont très nombreuses – du reste l'exemple le plus connu de ce genre, le *Télémaque* de Fénelon, est un des livres les plus répandus, de même que

les *Travels of Cyrus*, *Voyages de Cyrus*, du chevalier de Ramsay, 1727 ; – il y a Séthos, de l'abbé Terrasson, œuvre à tendances maçonniques, 1731, 1732, an III ; traduction allemande : *Geschichte Sethos, Königs von Ägypten*, 1794 ; ce livre a servi à la confection du texte de la *Zauberflöte* [La Flûte enchantée] de Mozart ; plus tard encore il y a de ces utopies éducatives à tendance bien arriérée, comme celles du baron [Albrecht] de Haller : *Usona*, 1771, *Alfred, König der Angelsachsen*, 1773, etc. ; il y a p. ex. *Le Vieillard abyssin* [rencontré par Amlac, empereur d'Éthiopie], 1779 ; *Tulikan, fils de Gengiskan* [par Antoine Gibelin], 1803, et ce genre expire pour ainsi dire dans *le Numa Pompilius* par M. de Florian, en 178– (1786...).

Un autre cadre fait arriver un sauvage honnête, naïf, noble, non corrompu à Paris et dire franchement ce qu'il pense des produits d'une civilisation artificielle et viciée. Les *Dialogues ou Entretiens entre un sauvage et le baron de La Hontan* (voyageur), par Nicolas Gueudeville, 1704, introduisent le Huron noble ; plus tard le Taïtien remplace le Huron, ainsi *Le sauvage de Taïti aux Français...* 1770 (par Nicolas Bricaire (17) de la Dixmerie). À ce genre se rattachent les nombreuses séries de lettres soi-disant écrites par des étrangers lointains qui examinent les choses d'Europe d'un esprit plus juste ; c'est à l'honneur des sentiments cosmopolites de cette époque qu'on pût choisir ce cadre, et en revers, ce cadre fortifia ces sentiments : à cette époque, on ne raillait pas les étrangers par principe, on les estimait quelquefois. Il y eut donc les fameuses *Lettres persanes* de Montesquieu, et il y eu les *Lettres d'un sauvage dépaycé* [Contenant Une Critique Des Mœurs Du Siècle, Et Des Réflexions Sur Des Matières De Religion Et De Politique, par Jean Joubert de la Rue], les *Lettres égyptiennes et anglaises* [par J. Gautier de Faget], 1742, les *Lettres juives* [ou correspondance philosophique, historique et critique entre un juif voyageur à Paris et ses correspondans en divers endroits] (par le marquis d'Argens), 1738, 39, les *Lettres iroquoises* [par Jean-Henri Maubert de Gouvest], 1752, les *Lettres d'Osman* [par Philippe-Auguste Sainte-Foy de Arcq], 1753, etc.

Il y eut encore le genre des îles quelconques, souvent employé au théâtre, *L'Isle des Esclaves*, 1725, par Marivaux, *Le Paysan gentilhomme... avec son voyage aux Isles jumelles*, 1737 (par de Catalde), etc., et il y a d'innombrables îles allégoriques ou satiriques, l'île taciturne et l'île enjouée, l'île d'amour, *Voyage merveilleux du Prince Fan-Férédin dans la Romancie*, *Voyage mystérieux à l'Île de la Vertu* [par l'abbé Maillot ; Besançon, 1788], l'île des Hermaphrodites [1605], etc.

Tous ces genres et d'autres pareils sont inépuisables, puisque assez souvent dans des romans des épisodes utopistes, une île quelconque ou la fondation de quelque république lointaine sont intercalées sans que le titre indique cela, et ce n'est qu'en feuilletant de nombreux volumes quelconques de cette période que j'ai trouvé un certain de nombre de ces oasis utopiques parsemées.

En général, dans la première moitié du 18^e siècle, en France, l'impulsion communiste donnée par D. Vairasse (1675) et celle libertaire donnée par G. de Foigny, 1676, s'affaiblissent continuellement, pour disparaître presque, tandis que hors cela le genre utopique est très goûté et forme une des manières de parler librement, pareille à d'autres manières en vogue alors, comme l'impression des livres non censurés en Hollande, à Londres, à Genève ou – le plus souvent – clandestinement en France avec une localité étrangère ou fictive quelconque sur le titre. Tout cela, la critique sur toute la ligne, se fit avec le concours actif ou tacite de toute la société, jusqu'à rendre impuissants les moyens coercitifs du gouvernement. L'utopie, le pseudonyme, l'impression clandestine ou le livre entrant en contrebande, tout fut de cette grande bonne guerre qui prépara les esprits à la Grande Révolution. Si j'insiste sur ces méthodes très diverses, c'est parce que la même tâche nous incombe de préparer les esprits pour une grande révolution et ce serait étrange si la nature humaine avait tellement changé que cette abondante diversité des moyens ne soit pas tout aussi utile maintenant qu'alors.

Le temps avança et la critique socialiste se fit enfin jour au moyen d'une nouvelle utopie très reconnue qui hausse le ton sur les *Sévarambes* de 1675 : ce fut *Naufrage des Isles flottantes* ou *Basiliade* du célèbre Pilpai... par M. *** (Morelly) à Messine (Paris), 1753, livre d'un auteur qui parla encore plus clair dans le fameux *Code de la Nature*, ou le véritable esprit de ses lois, de tous temps négligé ou méconnu (Par-tout, chez le vrai sage, 1755) ; autres éditions du Code 1757, 1841 et aux premières années du siècle présent. Cet auteur ne fut pas oublié ; on connaissait aussi Mably, un peu de Meslier, Diderot et autres, et sur eux se (18) formaient les socialistes de la Révolution française, les Babeuf, Buonarroti et autres.

Je préférerais encore aux *Isles flottantes* le livre très rare *La République des Philosophes* ou *Histoire des Ajaoiens*, ouvrage posthume de M. de Fontenelle (à Genève, 1768, 8 et 188 p., 12°) qui se dit le voyage d'un S. van Doelveldt en 1676, traduit de l'original flamand. L'auteur est inconnu. Cette utopie a des parties vraiment libertaires et d'autres qui forment des vraies taches, mais en général c'est peut-être la fine fleur de la littérature utopiste française du 18^e siècle.

D'autres utopies sont : *Entretien d'un Européen avec un insulaire du royaume de Dumocala*, dont une édition, pas la première, est de 1755 ; l'auteur fut Stanislas Leszczyński, roi de Pologne, le beau-père du roi de France Louis XV ; ce n'est pas une utopie révolutionnaire, bien sûr ! – *Le Voyageur philosophe dans un pays inconnu aux habitants de la Terre*, par M. de Listonai (Amsterdam, 1761) ; – *Les hommes volants* ou les aventures de Pierre Wilkins (par de Puisieux, 1763) [*The life and adventures of Peter Wilkins*, par Robert Paltock, 1751, trad. par de Puisieux] ; – *Account of the First Settlements...* of

the Cessares [...], 1764, par James Burgh, livre que je n'ai jamais vu ; – Histoire naturelle, civile et politique des Galligènes, antipodes de la nation française, 1765, autre édition 1770 (par Tiphaigne de la Roche) ; – L'an 2440. Rêve s'il en fut jamais, par Mercier, l'auteur très connu qui joua encore un certain rôle durant la Révolution française, parmi les modérés, Londres 1771 et bon nombre d'autres éditions et traductions, utopie du progrès général, non socialiste ; – Restif de la Bretonne, fertile en conceptions utopiques, réunit à l'extrême utopie le projet immédiat, comme au 17^e siècle en Angleterre les Plockboy et Bellers (« collègue d'industrie »). Ainsi il rédige les Statuts du Bourg d'Oudon, composé de la famille R**, vivant en commun à la suite de son Paysan perversi, 1776, et il écrit dans un sens voisinant la pratique Le Thesmographe, ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement proposé à toutes les nations de l'Europe pour opérer une réforme générale des Loix (à La Haye, 1789, 590 p.) renfermant aux p. 515-556 une petite pièce de théâtre : L'an 2000 ; il est beaucoup plus enfoncé dans le socialisme dans son Andrographe de 1782, d'abord intitulé Anthropographe, et il l'est tout à fait dans son utopie La découverte australe par un homme volant, ou le Dédale français, 1781, traduction allemande, Dresden, 1784. J'observe à côté que les écrits qui font quelque proposition réalisable par une initiative volontaire sont beaucoup moins nombreux que les utopies qui font des réclamations générales ; un des rares écrits de ce genre – que je n'ai pas vu – doit être le projet (anonyme) Maison de réunion pour la communauté philosophique dans la terre de l'Auteur de ce projet (Euphrate (Aix), 1779, 8°), dont l'auteur s'appelait J.A.V. d'Hupay de Fuvea, un « préconisateur de la vie en commun » autrement bien ignoré.

Un poème utopique, c'est le Télèphe de Pechmeja, un des Encyclopédistes, 1784, autre édition 1795 ; traduction allemande, 1784, et anglaise ; v. aussi André Lichtenberger, Note sur un précurseur du (19) socialisme ; Pechmeja, dans la Revue internationale de sociologie, I, 1893.

À cette époque environ doit se placer la première et une des très peu nombreuses utopies en langue russe, le Voyage dans le pays d'Ophir [Puteshestvie v Zemlyu Ofirskuyu], du prince M. M. Schcherbatov, qu'on trouve dans l'édition complète de ses Œuvres. Elle est lourde et modérée mais c'est une utopie gèneuine et dans l'étude de Tchetschoulîne [Nikolai Chechulin] qui lui est consacrée (1900), j'ai pu voir que plusieurs autres utopies avaient été traduites au 18^e siècle en langue russe, chose assez remarquable, vu le petit nombre de livres qui s'imprimaient alors en russe, non seulement par cause de censure, mais aussi parce que tous les hommes presque qui y lisaient du tout savaient le français et souvent aussi l'allemand. Les utopies existent donc aussi dans la Russie du 18^e siècle, rarissimes sans doute aujourd'hui, mais même moi j'ai trouvé un jour à ma grande surprise les Lettres persanes de Montesquieu en russe, St. Petersburg, 1789.

Le fameux Casanova a aussi écrit son utopie : Icosameron, ou Histoire d'Edouard et d'Elisabeth qui passèrent 81 ans chez les Mégamires, habitants aborigènes de Protocosme dans l'intérieur de notre globe... (à Prague, 5 vol., [1788]), livre rarissime que je n'ai pas vu ; on dit qu'il est plus donné à des fantaisies sur le terrain de l'histoire naturelle, la cosmogonie et pareilles que sur le terrain social, mais je ne peux pas garantir l'exactitude de ces appréciations.

On pourrait encore mentionner le livre République Universelle, ou l'Humanité ailée, réunie sous l'Empire de la Raison [par André Guillaume Resnier de Goué] – elle est ailée dans nos jours, mais l'Empire de la raison la réunit moins que jamais ! – livre se disant « par Resnier, II^e, de la Cité des Genevois, le 30 de la Balance de l'an 1788 et l'an premier de la Raison », publication assez bizarre. Plus bizarre et énigmatique pour moi, avant que je l'examine de nouveau, mais chargé de présages révolutionnaires, est le livre en deux petits volumes Zilia et Agathide, ou la Volupté et le Bonheur, par M**** à Madrid [Paris], 1787, livre qui paraît pressentir les événements qui s'approchent ; l'auteur est inconnu.

En 1787-89 on publia le grand recueil Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques... recueillis par Garnier en 39 grands volumes ; on commence par les utopies sérieuses, mais on procède à donner des spécimens de tous les genres, jusqu'aux allégories, aux rêves d'un occultisme de fantaisie, le Comte de Gabalis et ses pareils, et on remplit même les trois derniers volumes de naufrages véritables. Somme toute, c'est un recueil très varié et qui, à la veille de la Révolution, était vraiment à sa place pour résumer toute cette littérature dans ses productions les plus gracieuses.

Il faudrait encore rappeler l'utopie éducative : l'Émile de Jean-Jacques Rousseau, qu'est-il autre chose ? L'éducation était un des rares terrains où – à part pour le pauvre peuple, le plus souvent encore privé d'éducation – on avait les coudées assez libres, du moins dans certains pays, pour s'émanciper des entraves du passé, et le temps de Pestalozzi, Rousseau, Basedow, Campe, Bell et Lancaster fit du sien sous ce rapport. Le Robinson Jeune, raconté par Campe [Robinson der Jüngere, 1779], livre infiniment répandu en Allemagne durant un siècle, est une telle utopie éducative pratique, et la chaîne est interrompue de là au roman éducatif, genre Wilhelm Meister's Lehrjahre et Wanderjahre de Goethe, des (20) romans d'éducation princière de Wieland, Der Goldene Spiegel, 1772, etc. Wieland utilise beaucoup la forme utopique, sans parler de ses projets non achevés. On consulterait utilement Dr Oskar Vogt, « Der Goldene Spiegel » und Wieland's politische Ansichten (Berlin, 1904) et Euphron, XVI, 1906, p. 616-620 ; et « Louis-Sébastien Mercier's Beziehungen zur deutschen Literatur », par Oskar Zollinger, Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, XXV, 1903, p. 87-121. – D'écrits français qui

font en particulier appel au retour à la nature, je rappelle *Imirce ou la fille de la nature*, par Dulaurens, 1765, et *l'Élève de la nature*, par [Guillard de] Beaurieu, livre maintes fois réimprimé.

Il faut encore tenir compte de l'influence du conte allégorique spirituel qui est encore une forme de l'utopie, tel que le plus fameux, *Candide* de Voltaire, et son *Zadig*, son *Micromégas*, écrits qui ne pouvaient pas manquer d'en créer tout un genre en imitation. Sylvain Maréchal recréa le pays utopique des pasteurs acadiens, patriarcaux et anarchistes à la fois ; son *L'Âge d'Or* par le Berger Sylvain (à Mitylène et à Paris, 1782) est l'anarchisme pastoral le plus doux ; dans ses *Premières leçons au fils aîné d'un roi*, 1789, il présente toute une utopie éducative éparpillée en historiottes dont une contient déjà la grave leçon de la *grève générale*, première évocation peut-être de cette idée après la *Servitude volontaire* de La Boétie au XVI^e siècle. Et peu d'années après, dans l'an II, 18 octobre 1793, on joue sa pièce *Le Jugement dernier des rois. Prophétie en un acte* – pièce qui fait débarquer les rois de l'époque et l'impératrice Catherine II sur une île déserte où ils se disent des vérités, se querellent et où à la fin un volcan s'ouvre pour les engloutir tous.

En regardant en arrière de l'année 1789 ou 1793 atteinte jusqu'ici par ce coup d'œil rapide sur les utopies, nous observons peut-être des périodes d'impulsion et des périodes de décadence, et aussi qu'à côté d'une œuvre autoritaire se place bientôt une œuvre libertaire. Ainsi nous avons Platon et Zénon, ensuite More et Rabelais, ensuite Vairasse et de Foigny, ensuite Morelly et l'auteur des *Agaoiens* et plus tard, à côté des autoritaires dont Rousseau et même Voltaire, il y a Diderot et Sylvain Maréchal. La note libertaire est plus faible, moins nombreuse, cela se comprend, vu les effroyables dimensions de l'infection autoritaire de l'humanité. Mais la liberté a toujours été à sa place quand il le fallait et elle le sera toujours.

Pour juger de l'effet des grandes utopies, il faudrait d'abord examiner quelle autre littérature socialiste, théorique et propagandiste, fut devant le public en même temps que les utopies : on trouverait probablement qu'il y en avait excessivement peu et, s'il y a du socialisme éparpillé dans maints livres qui en sont légèrement teints, il y en a bien peu, souvent presque rien, dans des publications spéciales, facilement accessibles ; il n'y avait pas de journaux socialistes, presque pas de livres et brochures et des feuilles volantes qu'en temps de crises, à grand risques, tandis que les utopies circulaient assez librement, du moins je ne me rappelle pas d'avoir lu de persécutions mémorables. Alors elles furent un véhicule des idées qui pour leur temps firent ce qu'il y avait (21) de mieux à faire, et on gagne l'impression que ce ne fut pas l'intérêt du public qui leur manquait, mais qu'il y avait trop peu d'autres capables d'en écrire ; en effet il y avait More, Bacon,

Campanella, Harrington, Vairasse, de Foigny, Morelly, l'auteur des *Agaoiens*, Restif, et peu d'autres. En Angleterre la littérature sociale depuis Winstanley est ininterrompue ; il y a Hobbes, Locke, Hume – un de ses discours s'intitule « *Idea of a perfect Commonwealth* » (*Political Discourses*, 2^e éd., 1752, p. 281-304) – et la masse des économistes classiques et préclassiques et de très bons auteurs et pamphlétaires socialistes au 18^e siècle. En France il y a assez de littérature économique, mais pas de littérature sociale durant ce temps et la critique sociale se trouve surtout dans des livres de critique morale et de libre pensée.

En somme, je pense que l'utopie a fait son devoir aux siècles passés ; elle fut un fanal qui de temps en temps brillamment éclairait l'humanité et lui montra la voie de l'avenir ; sans elle, où se serait égarée la pauvre humanité, puisqu'avec elle même elle est si incertaine de la route à suivre et piétine sur place, si elle ne recule pas !

IV.

Ce qui produisit pour longtemps une éclipse de l'utopie, ce fut la vie publique largement ouverte depuis la fin du 18^e siècle qui offrait des moyens plus directs de propager des idées que la voie littéraire de l'utopie. Il y eut d'abord en Angleterre la vie politique intense, journaux et brochures, discours et associations ; l'année 1789 vit accourir à la vie publique en France, jusqu'alors réservée à une élite, la bourgeoisie entière et de grandes parties du peuple ; les assemblées, les clubs, les journaux, la brochure furent des moyens directs pour faire entendre mille idées diverses, les situations changeaient du jour au jour : il n'y avait donc plus de temps pour l'utopie, quoiqu'on perdît beaucoup de temps en beaux discours, en phraséologie allégorique, en imitation des antiques, mais ce furent des nouveautés et on en était avide ; on avait assez d'un siècle de littérature en allusion, en satire habilement cachée. Du reste il y a encore ceci : on était fasciné par les constitutions et la législation et on se méfiait des questions sociales, puisqu'il y avait déjà manque de vivres, disette, cherté, spéculations et accaparement et dans cette situation et avec une bourgeoisie fortifiée, s'enrichissant, on ne désirait rien moins que de vraies réformes sociales ; l'État s'en tirait par la violence, la dictature draconienne des comités, mais il eut autant horreur des spéculateurs que des affamés, des accapareurs que de la loi agraire, et si on coupa la tête aux anciens fermiers généraux, on coupa aussi la tête à Babeuf, le seul socialiste qui tenait debout et ne dissimulait pas ses opinions derrière ce vague ultra-patriotisme général de tout le monde qu'on appellerait « hurler avec les loups ».

La fleur tendre de l'utopie ne put pas fleurir dans ces conditions ; il n'y eut qu'une utopie cynique, confirmant le triomphe de la bourgeoisie strictement antisociale, c'est le gros livre de Le Mercier de la Rivière, *L'heureuse nation ou Relations du gouvernement des féliciens*, [Peuple souverainement libre sous l'empire absolu de ses lois], 1792, dont je cite le titre complet d'après la (22) traduction allemande de 1794 : *Die glückliche Nation, oder der Staat von Felizien. Ein Muster der vollkommensten Freiheit unter unbedingten Herrschaft der Gesetze* (542 et 484 p.). La forme utopique servit aussi aux réactionnaires et aux modérés pour voiler leur polémique ; c'est là l'origine de ce que j'appellerais l'anti-utopie, le pasquille [pasquinade] qui a pour but de faire

prendre en horreur une réalisation apparente et prétendue d'idées avancées : la réaction s'en sert continuellement. Alors le royaliste Suleau publia son *Voyage en l'air* (1791) et le Cousin Jacques (Beffroy de Reigny) sa *Constitution de la Lune* (1793) et sa pièce *Nicodème dans la Lune*, jouée des centaines de fois entre 1790 et 1796. Plus tard des modérés comme J. de Sales (*Ma République*, 1900 [recte 1800]) et même l'économiste archibourgeois Jean-Baptiste Say (*Olbie, ou essai sur les moyens de réformer les mœurs d'une nation*, Paris, an VIII, 1800) firent paraître des utopies incolores.

Pour s'éloigner du présent, on se réfugia de nouveau dans le passé. Sylvain Maréchal, l'anarchiste pastoral, le camarade de Babeuf, se mit à compiler les nombreux volumes de ses *Voyages de Pythagore*, montrant les aspirations intellectuelles des anciens, et il réunit les hommes libres dans son grand *Dictionnaire des athées*.

L'Empire de Napoléon I n'aimait pas les auteurs, se sachant méprisé par les intellectuels qu'il appelait idéologues et flairant la satire partout. Les utopies sont donc très parsemées et non répandues. Ainsi on saisit complètement un livre écrit pourtant à la gloire de Napoléon, auquel les auteurs, Sponville et Bugnet, désiraient attribuer un rôle de triomphateur social aussi grand que fut son rôle de triomphateur militaire – *La philosophie du Ruvarebohni...* 1808 ; il a été réimprimé en 1881 : *Le Ruvarebohni (le vrai Bonheur)*, réédité d'après un exemplaire échappé au pilon de la haute police impériale... – *Le Rêve singulier ou la Nation comme il n'y en a point* (par Charles Hélon de Barbançois), 1808, viii, 544 p., n'existe qu'en premier volume en 25 ou 50 exemplaires. – *Les Voyages de Kang-Hi ou Nouvelles lettres chinoises*, par M. de Lévis, 1810, seconde édition 1812, contenant « Paris en 1910 », est un livre réactionnaire. – J'ignore ce que peut bien être *Le vallon aérien, ou relation du voyage d'un aéronaute dans un pays inconnu jusqu'à présent, suivi de l'histoire de ses habitants et de la description de leurs mœurs*, par Mosneron (Paris, 1810, 12°) – et c'est là tout en utopie du temps de Napoléon I^{er} dont je sache, époque qui, il est vrai, avait vu les premiers écrits théoriques de Saint-Simon et de Fourier, les *Lettres d'un habitant de Genève* et la *Théorie des quatre mouvements*.

Sur le reste du continent d'Europe les temps durs firent éteindre l'utopie et la satire. Ce genre fut assez cultivé au temps quand on s'attendait à des réformes par la bonne volonté de monarques à l'instar de l'empereur Joseph II qui poursuivit une politique de tolérance religieuse, d'anticléricalisme (23) et de réformes de la situation des paysans et qui relâcha aussi le régime de la censure. Alors p. ex. [Joseph von] Sonnenfels s'exprima souvent en forme utopique, plus tard il y avait [Johann] Pezzl [*Faustin oder das philosophische Jahrhundert*, Zurich 1783], [Ignaz] Fessler et autres. L'exemple français créa un républicanisme allemand et quand on vit les autres pays unifiés, comme la France, la division de l'Allemagne dans des centaines de petits États et villes, chaque parcelle imitant de haut en

bas l'organisation d'un grand État autoritaire, devint insupportable et il y eut sous des formes utopiques diverses une littérature satirique très nombreuse, par les [Georg Friedrich] Rebmann, les [Johann Friedrich Ernst] Albrecht et bien d'autres restés inconnus ou oubliés. Ces écrits n'ont pas encore été examinés sur leur contenu social éventuel. Il y a p. ex. *Reise eines Erdbewohners in den Mars*, 1790 (par K. J. Geiger), aussi *Ini. Roman aus dem 21. Jahrhundert* par Julius von Voss (Berlin, 1810), un romancier connu. Cette satire se fait aussi par la description de prétendus États ou localités habités par une population, et surtout gouvernés par des magistrats très absurdes, c'est-à-dire ressemblant à ceux qui existaient réellement et qu'on ridiculisait ainsi ; déjà les Grecs avaient créé cette forme, centralisant leur satire sur Abdère ; et Wieland, connaissant de près la vie de sa localité Biberach en Allemagne du Sud, petite ville autonome formant un petit État, y puisa pour son histoire des Abderites [*Die Geschichte der Abderiten*, Leipzig, 1774], les *Schildbürger*, les habitants de *Krähwinkel* (localité fictives, symbolisant l'absurde) furent ainsi continuellement objets du rire qui réellement exprimait le dégoût qu'on concevait des gouvernements contemporains. Une autre forme pour voiler la critique fut la fable des animaux, sur la base surtout de ce royaume animal déjà constitué au moyen âge par des auteurs qui se souvenaient des fables d'Esopé et autres – forme antique de critique des gouvernements et des mœurs – et des traditions populaires très anciennes sur les animaux et leur vraie nature, datant des temps préhistoriques quand l'homme ne se sentait pas encore si séparé et au-dessus de la nature qu'il se sent depuis que les prêtres l'ont soigneusement séparé de la nature, le rendant orgueilleux de sa supériorité, mais l'affaiblissant par cet isolement et le soumettant d'autant plus complètement à leur Dieu autocrate. Le royaume des animaux, constitué ainsi par la satire du moyen âge, avec l'élément rebelle représenté par le renard, *Reineke, der Fuchs*, que les auteurs font succomber après tout en bons autoritaires qu'ils furent – comme le diable est toujours trompé jusqu'à la fin – ce royaume offre quand même un refuge à l'utopie et à la satire ; à côté il y a des États d'animaux de pure invention, à la suite des inventions de Swift dans ses *Voyages de Gulliver*.

(24) La critique en forme utopique frappe les guerres et les monarchies qui en font un jeu entre eux. Il y a ainsi une critique véhémement dans le livre *Le Procès des trois rois : Louis XVI de France-Bourbon, Charles III d'Espagne-Bourbon et Georges III d'Hanovre*, [fabricant de boutons], plaidé au tribunal des puissances européennes [par Ange Goudar] (Londres 1780, 1781 ; traduction allemande) ; l'auteur n'est pas connu, mais on croit qu'il se trouve au nombre des écrivains français réfugiés alors à Londres. Nous avons vu Sylvain Maréchal dans son *Jugement dernier des Rois* en finir avec eux, en les plaçant sur une île à volcan qui saute dans l'air. D'une

manière plus douce procède *Die Heilung der Eroberungssucht* [par Carl Franz van der Velde], 1818. Il y a aussi *Le retour du siècle d'or*, par N. J. Sarrazin (Metz, 1816), et *Le voyage d'Ertelib (Liberté)* [par James Fazy], Genève, 1822.

Le roman du temps de la Renaissance, *Ardinghello* [und die glückseligen Inseln ; *Ardinghello et les îles de la félicité*, histoire italienne du seizième siècle], par le poète allemand Heinse, 1787, termine par une petite utopie de corsaires libres aux îles grecques ; – un autre roman, très répandu, *Dya-Na-Sore* [oder die Wanderer], par W. Fr. Meyern, 1787-1791, se rattache au genre des monarchies orientales symboliques, cultivé par Wieland. Le philosophe Fichte écrit en 1800 *Der geschlossene Handelsstaat*, sans aucun cadre utopique, mais bien une construction d'État. Un philosophe autrichien, peu remarqué en son temps, mais étudié depuis, Bernard Bolzano, écrit *Von dem besten Staate* (voir l'étude de C. Horacek, « B. B. und seine Utopie » *Vom besten Staat* »), *Archiv für die Geschichte des Sozialismus*, II, p. 68-97, 1911).

Le poète Klopstock choisit la forme utopique pour *Die deutsche Gelehrten-republik. Ihre Einrichtung, ihre Gesetze...* (Hamburg, 1774). J'ignore la teneur de *Le monde des Emiles* (d'après l'Émile de J. J. Rousseau) ou *l'éducation sociale* (Paris, 1820). Entre bon nombre d'écrits de fantaisie et de satire, je mentionne *The Travels* [of Hildebrand Bowman] into Carnovirria, Taupiniera, Olfactaria, and Auditante, in New-Zealand ; in the island of Bonhommica, and in the powerful Kingdom of Luxo-Volupto, on the Great Southern-continent] (Londres, 1778) ; – *The Empire of the Nairs, or the rights of women* [L'empire des Nairs, ou le paradis de l'amour], par James Lawrence (Londres, 1811), ouvrage lu par Shelley ; – à la suite appartiennent *The Man in the Moon ; or Travels in the lunar region ; by the Man of the People*, London, 1783, par William Thomson, qui est aussi l'auteur du livre curieux *Mammouth...* (London, 1789) ; – *Armata*, en deux parties, par Lord Erskine, autrefois un avocat fameux, 1817 ; – (25) *Travels in Phrenologasto...* 1825, par John Trotter. – Il y a parmi les nombreux écrits que je n'ai pas pu voir, p. ex. [Daniel Alex.] Benda, *Die Felizier*, 1827, aussi 1847 et en extrait, 1863 ; – J. C. Friederich, *Dämonische Reisen in alle Welt* (Tübingen, 1847), voir *Zeitschrift für Bücherfreunde*, Dezember 1895 ; bref, le genre ne s'éteint pas, mais il joue un rôle plus effacé à côté de la littérature immense directe de critique et de rénovation politique et sociale.

C'est en effet les grands moyens d'action plus directe qui rendent inutile la voie par un détour qui est propre à l'enseignement utopique. Surtout en Angleterre depuis le temps de John Wilkes et de Junius, de Thomas Paine et de Godwin, de Byron et de Shelley, les hommes reprirent vraiment leur franc-parler et la propagande populaire naquit sur une large échelle. Il y eut des livres comme les *Droits de l'homme* et *Le siècle de la raison* de Thomas Paine, qui aux années de la Révolution française correspondaient à l'intérêt poignant que ce grand changement souleva en Angleterre ; de nombreux écrits démocratiques et de libre pensée furent alors

répandus malgré toutes les persécutions, par des éditeurs tenaces et courageux, par des associations et par des propagandistes isolés irrépessibles. Cela fit vraiment entrer ces idées dans les rangs des artisans et petits bourgeois des villes et créa le radicalisme, plus tard canalisé dans le chartisme.

Alors aussi se montra le premier socialiste-propagandiste qui fut Thomas Spence. Un socialiste très intelligent avant lui, Robert Wallace (1697-1771), auteur d'un livre socialiste très réfléchi publié en 1761 [*Various Prospects of Mankind, Nature, and Providence*], reste encore inaperçu. Thomas Spence (1750-1814) avait lui le vrai esprit du propagandiste ; ce fut quelqu'un qui – inspiré soit par sa conscience d'homme libre, soit par l'exemple de la propagande religieuse qui depuis l'origine des églises non officielles au 17^e siècle s'adressait par ces nombreux prêcheurs privés, hors de tout carrière officielle, directement au public dans un local quelconque ou en plein air – qui (Spence) adopta des moyens pareils pour la propagande de ses idées socialistes : la harangue au peuple, la vente de ses brochures, un petit journal rempli d'extraits de tous les écrits les plus avancés, des petites utopies, des conférences – il frappa même des pièces en cuivre, pareilles aux gros sous, contenant un sommaire au style lapidaire de ses idées et quelques emblèmes. Il y eut une organisation de propagandistes spencéens qui continua après sa mort. Il y a de lui une description utopique de sa république future : *The Marine Republic* et *The Constitution of Spensonia, a country in Fairyland situated between Utopia and Oceania* (1795, 1801), mais ces utopies ne sont ici qu'un accessoire de la propagande, un moyen entre divers (26) autres moyens de la propagande, et c'est cette place que prennent désormais pour longtemps les utopies dans la propagande socialiste.

On avait vu l'exemple de la Révolution française et américaine avant, et les grands changements par les guerres de 1792 à 1815 ; on vit encore l'énorme modification de la vie sociale par le système industriel moderne, les machines se répandant partout, le commerce mondial naissant, tout cela sans entraves dans les années de paix après 1815, années qui virent encore cet écroulement de la puissance absolue espagnole séculaire, du Mexique en Argentine, et qui virent l'Australie – la Terre australe des utopies encore au 18^e siècle – se peupler rapidement, ne fût-ce d'abord que par les criminels déportés de l'Angleterre. Alors on conçut aussi la foi en une réalisation directe du socialisme qui des nuages de l'utopie descendit sur la terre et se fit voix par l'étude économique, par l'appel vibrant au cœur des hommes, par l'organisation patiente des masses, par le groupe vif de l'agitation populaire, et par la conspiration et la révolte, infréquentes alors ni en Angleterre ni en France. Dans ce grand épanouissement l'utopie directe disparut, on proclama son socialisme plus directement, mais

l'utopie que je dirais indirecte, artificielle, l'utopie démontrant un système social déjà établi, cette utopie renaissait, quoique pas sur une grande échelle, puisqu'il y avait trop à faire en propagande directe.

Ainsi avant tout le désir de l'expériment remplaça l'utopie, on brûlait d'impatience de réaliser les idées en chair et en os, sur place. Robert Owen expliqua cent fois ses idées de la façon la plus élaborée et il fit le possible de les vérifier, à New Lanark, à New Harmony plus tard encore, il y consacra un énorme effort, mais il ne s'est pas donné la peine d'écrire une seule ligne d'une utopie, à ma connaissance, de même Saint-Simon et Pierre Leroux, de même Fourier, quoique ce dernier vivait en utopie théorique à laquelle sa fantaisie donna la plasticité d'une utopie réelle – il entrevoyait des changements futurs dans les diverses étapes du perfectionnement social qui sont de l'utopie la plus pure. Ces fondateurs du socialisme moderne n'avaient donc aucune inclination d'écrire des (27) utopies : leurs idées leur ont paru dignes de et nécessitant une application beaucoup plus pratique, représentée pour eux non par quelque imposition forcée, une dictature, mais au contraire par l'essai en proportion convenable, par l'expériment.

Il est vraiment bizarre et le comble du ridicule si plus tard des hommes de l'école de Marx et Engels et ceux-là mêmes, qui ne rêvaient qu'à imposer leurs systèmes par la dictature, ont osé appeler cette méthode brutale et qui frappe toute science dans la figure, du socialisme scientifique, tandis qu'ils appellent les fondateurs du socialisme mentionnés des expérimentalistes qui se conformaient donc à la méthode de la science, des utopistes, voulant dire par ce terme des fantaisistes, des hommes dépourvus de la moindre idée de science ! Utopie et communauté expérimentale (phalanstère, colonie, etc.) sont au même rapport que hypothèse et expériment, et les deux sont du rayon de la science. Dictature – c'est rien du tout ; c'est de la force brute qu'impose aussi bien un tsar qu'un Marx ou Lénine, qu'un Mussolini quelconque au manganello. La Révolution sociale, déchaînement des incalculables forces visibles et latentes, verra probablement de l'un et de l'autre, des efforts de la dictature et des efforts de l'expériment, puisque les deux tendances – et combien d'autres entre elles – sont représentées par des forces vivantes, dont personne ne peut évaluer la force au moment inconnu de la grande crise. Elle sera traînée à la ruine par la dictature, elle sera sauvée par l'esprit qui préside à l'expériment, l'esprit de la science. Espérons que cela arrive, grâce à l'effort de créer une mentalité qui permet de passer outre à l'atavisme dictatorial.

Je passe aux plus remarquables utopies du socialisme naissant, après la *Marine Republic*, *Spensonia* de Thomas Spence. L'Amérique où on suivait alors de très près le radicalisme anglais produit en 1801-1802 une utopie socialiste

très remarquable, publiée dans *The Temple of Reason*, une publication périodique de Philadelphie et écrite par son rédacteur John Driscoll. Elle parut en livre : *Equality, or a History of Lithconia*, Philadelphie, 1837 et encore en 1863 et 1889 (Boston) ; on la connut en Europe seulement en 1838 par de nombreux extraits dans le *New Moral World*, le grand organe oweniste. Ce fut peut-être la dernière des grandes utopies anciennes, ou bien elle inaugure les utopies modernes ; elle est trop peu (28) étudiée. Un autre produit américain indépendant, c'est *The Paradise within the reach of all men, without Labor, by Powers of Nature and Machinery : An Address to all intelligent men, in two parts*, par J. A. Etzler (Pittsburgh, Pennsylvanie, 1833 ; réimprimé à Londres, 1836 ; traduction allemande, 1844). C'est sans cadre utopique (rêve ou voyage imaginaire) une description utopique d'une nouvelle Amérique transformée en paradis humain par la machine décentralisée, et les puissances de la nature aux mains de groupes d'hommes libres. Après il y a eu, je crois, assez peu d'utopies en Amérique du Nord, parce qu'alors on se décidait, plus vite encore qu'à écrire un livre, à fonder une communauté soi-même : en effet il y eut, surtout dans les années 1840, un très grand nombre de groupes expérimentalistes, se rattachant à des groupes depuis le 18^e siècle, produits du communisme religieux, *Shakers*, *Rappites*, etc., puis poussés par les idées de Robert Owen, *New Harmony*, etc. en 182–, par les idées des Fourieristes surtout dans les années quarante, par le communisme de Cabet et de Weitling dans les cinquante, par les individualistes anarchistes, Josiah Warren et autres, etc. Beaucoup de ces colonies ont laissé quelques relations écrites dans des journaux et autres petites publications, aujourd'hui introuvables, quelques séries de journaux de vie plus longue ont survécu, surtout les fameux journaux des intellectuels de New England qui unissaient des idées fourieristes à un transcendentalisme artistique, les hommes et femmes de Brook Farm, dont la vie a été décrite symboliquement dans le roman *The Blithedale Romance* du fameux auteur Nathaniel Hawthorne, 1852, et avec lesquels David Henry Thoreau fut en relation dont le livre *Walden*, sa vie dans les bois, est une des utopies du vrai individualiste qui vit sa propre vie à lui. D'autres journaux remarquables furent *Die Republik der Arbeiter* par Weitling, où les efforts des expérimentalistes communistes allemands des années 1850 sont racontés, puis les journaux des *Icariens* qui duraient une trentaine d'années, enfin un vieux Américain qui passait sa vie dans des communautés, Alexander Longley, publia de 1880 à 1910 environ *The Altruist* à Saint Louis et un autre Américain, Noyes, a écrit en 1872 l'histoire des socialismes américains, donnant l'historique d'un très grand nombre de groupes, utilisant les notes d'un Écossais qui avait eu l'idée, durant nombre d'années, de vivre la vie de ces groupes, l'un après l'autre, et d'en raconter

l'histoire dans ses notes personnelles ; Noyes lui-même était de la Oneida Community. L'utopie *vécue* était donc si accessible, p. ex. à *Modern Times* à pas trop grande distance de New York même, que jusqu'au temps de Bellamy, 1887, l'utopie écrite fut, je pense, assez peu en vogue aux États-Unis.

(29) Il y a une exception mémorable, l'*Humanisphère* par Joseph Déjacque, cette brillante utopie communiste anarchiste qui parut dans *Le Libéraire* de New York en 1858–59 et qui fut, dans sa plus grande partie, réimprimée à Bruxelles en 1899, 191 p., in-12°. Il avait même fondé ce journal pour rendre possible cette publication, œuvre d'un isolé qui, séparé par la langue des milieux de langue anglaise et intéressé à la révolution européenne, ne connaissant de l'Amérique que le milieu très corrompu alors de la Nouvelle Orléans esclavagiste et le milieu des exilés français à New York, n'a pas pu être influencé par ce qu'il a vu en Amérique en écrivant cette première « utopie anarchique », comme le sous-titre le décrit.

« Mon plan est de faire un tableau de la société telle que la société m'apparaît dans l'avenir – dit-il – : la liberté individuelle se mouvant anarchiquement dans la communauté sociale et produisant l'harmonie... Je soupire après le bonheur et j'en évoque l'idéal. Si cet idéal vous sourit, faites comme moi, aimez-le. Si vous lui trouvez des imperfections, corrigez-les. S'il vous déplaît ainsi, créez-vous en un autre. Je ne suis pas exclusif et j'abandonnerai volontiers le mien pour le vôtre, si le vôtre me semble plus parfait. Seulement, je ne vois que deux grandes figures possibles : ... c'est la liberté absolue ou l'autorité absolue. Moi, j'ai choisi la liberté. L'autorité, on l'a vue à l'œuvre, et ses œuvres la condamnent. C'est une vieille prostituée qui n'a jamais enseigné que la dépravation, et n'a jamais engendré que la mort. La liberté ne s'est encore fait connaître que par son timide sourire. C'est une vierge que le baiser de l'humanité n'a pas encore fécondée ; mais que l'homme se laisse séduire par ses charmes, qu'il lui donne tout son amour, et elle enfantera bientôt des générations dignes du grand nom qu'elle porte... »

Voilà dans quel esprit il faudrait écrire et lire les utopies et, plus encore, mettre la main à leur réalisation !

Je connais trop peu l'immense littérature qui se rattache aux idées de Robert Owen et William Thompson : là aussi la voie directe était ouverte aux associations coopératives et aux communautés fondées çà et là en Angleterre, Ecosse et en Irlande, et il n'y eut pas d'utopie très notoire. Je sais à peine si *Community, a drama*, par Joseph Marriott, 1838, en est une. Dans les petits groupes communistes anglais, dont Goodwyn Barmby fut l'esprit littéraire directeur, on proposa une série, *Communitarian Library* qui aurait réuni les utopies, commençant par les fragments grecs (1842) et Barmby voulut faire paraître son *The Book of Platonopolis*. A-t-il

réellement été publié³ ? – En somme, on pourrait dire qu’avec des propagandistes de l’intensité de Robert Owen, avec le chartisme et ses tendances révolutionnaire et modérée, avec le trade unionisme naissant et la réalisation projetée ou faite de plusieurs communautés en Angleterre – qu’avec tout cela il y avait alors, en 183– et 184–, tant de mouvement vivant que peu d’hommes auraient senti le besoin d’écrire encore des utopies.

(30) Les premiers socialistes allemands d’alors mettaient tout leur effort dans des livres, brochures et journaux de propagande et la publication en 1842 d’un livre assez grand comme les *Garantien der Harmonie und Freiheit* [*Garanties de l’harmonie et de la liberté*] de Weitling (Vevey, 1842) fut un effort assez grand de quelques centaines de pauvres ouvriers. Qui d’entre eux aurait eu le loisir pour des utopies ? Il y en a peut-être dans leurs journaux, ainsi une « Europe en 2000 » dans une revue de Weitling, mais je n’ai pas fait une enquête complète. Une telle enquête, quand nous nous approchons de la littérature précaire, persécutée, supprimée de la propagande militante d’un pays, nous montre un certain nombre d’utopies dont nous ne connaissons que les premiers chapitres ou même l’intention seulement de les publier, car les journaux et séries d’éditions des groupes militants avaient peu de durée. Ainsi le communiste français [Jean-Jacques] Pillot, le même qui fut membre de la Commune de 1871 et mourut en prison, a-t-il publié en 1840 son utopie *Félicie*, qui devrait être jointe à son *Histoire des Égaux* ? Probablement que non, et il en est ainsi d’autres. Un des communistes allemands de 1848, Johann Petzler, n’est arrivé que dans son âge [avancé] à publier ses écrits théoriques et utopiques qui étaient alors comme un écho du vieux temps ; après une brochure en 1870 et le livre *Social Architecture*, en anglais, en 1876, il en fit paraître une traduction allemande, *Die soziale Baukunst* (Zurich, 1879-80), deux grands volumes – qui est, noté à côté, le premier livre communiste qui en 1881 tomba entre mes mains en livraisons éparses – ; il publia enfin son *Life in Utopia* en 1890, et encore une utopie allemande en 1897.

Les Fourieristes et Fourier même donnaient continuellement des descriptions de la vie en phalanstère, sans cadre utopique cependant. Avec un tel cadre il y a *Visite au Phalanstère* par Mathieu Briancourt (Paris, 1848, XII, 314 p., in-12°) ; un peu à l’écart il y a *Loi d’Union*, par Antoine Rose Marius Sardet (1847). D’un vieux de ces mouvements il y a *Idéalie* par J. Terson, 1882. Je n’ai pas vu *La Cosmopolie ou la République universelle*, par [Victor] Vuilmet (Bruxelles, 1869) qu’on m’a dit avoir été un vieux socialiste, peut-être fourieriste.

3 « The Book of Platonopolis : or, The Perfect Commonwealth. A Romance of the Future », in *The Communist Chronicle*, 1845, quelques pages seulement.

Le docteur Tony Moilin, martyr de la Commune de Paris, fusillé au Jardin du Luxembourg, a écrit *Paris en l’an 2000*, 1869. De Léonie Rouzade, socialiste, il y a *Voyage de Théodose à l’île de l’Utopie*, 1872.

Tout le monde connaît l’utopie la plus retentissante de la première moitié du 19^e siècle, *Icarie* de Cabet, dont la première édition porte ce titre : *Voyage et aventures de Lord Villiam Carisdall en Icarie*, traduits de l’anglais de Francis Adams par Th. Dufruit, maître de langues, Paris, 1840, 378 et 508 p., gr. in-8°, édition imprimée en 1838 et mise en circulation en janvier 1840. La deuxième édition (février 1842) s’appelle *Voyage en Icarie*, par Etienne Cabet ; il (31) y a encore plusieurs éditions jusqu’en 1848, une traduction allemande (Paris, 1847) et une grande littérature qui s’y rattache ; car ce fut une des rares utopies qu’on essaya de réaliser avec beaucoup de patience et de dévouement, mais beaucoup de désillusions également.

Lors des découvertes astronomiques de Herschel, en 1836, une brochure alerte d’occasion donna la description de la vue des hommes de la lune et d’autres astres : cette brochure ([*Publication complète des « Nouvelles découvertes » de sir John Herschel dans le ciel austral et dans la lune, traduit de l’anglais*], 1836, 116 p.), qui existe aussi en allemand, est de Victor Considerant et sera donc empreinte du fouriérisme le mieux raisonné de cette époque. Je ne la connais pas. On sait quelle peine Considerant se donna pour la colonie fouriériste au Texas ; il y a de lui les quatre publications *Au Texas*, 1854-55, et le rapport *Du Texas*, 1857 ; il y a aussi une brochure de juin 1856 où cette colonisation est vivement critiquée par des hommes à tendances antiautoritaires.

Un nouveau genre d’utopie est représenté par *Uchronie*, paru d’abord dans la *Revue philosophique et religieuse*, Paris, l’organe des vieux des écoles socialistes d’avant 1848, à partir de mai 1857, mais probablement pas le texte complet. Ce texte existe en livre : Charles Renouvier – car le philosophe bien connu en est l’auteur –, *Uchronie (L’Utopie dans l’histoire)*, Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne telle qu’il n’a pas été, tel qu’il aurait pu être (Paris, bureau de La Critique philosophique, 1876 ; deuxième édition, Paris, 1901, xvi, 413 p.). L’auteur prend une certaine date, celle d’une bataille où, si je ne me trompe pas, les Romains l’emportaient définitivement sur les Gaulois, ou est-ce une bataille entre Francs et Gallo-Romains ? Enfin, il décrit comment, sans le triomphe de la force alors, une Europe libre et heureuse aurait pu se développer au cours de l’histoire, avec les éléments qui la composent. Ce cadre rappelle celui des *Revis* de Restif de la Bretonne.

Les utopies nettement socialistes avant 1887 – car je prendrai la grande impulsion donnée par le livre de Bellamy au genre utopique comme point de départ d’un chapitre prochain – sont assez peu nombreuses, puisque la propagande et

l'organisation directes ont absorbé les efforts et aussi parce qu'on arrivait peu à peu d'être un peu trop sûr de son fait – à mon opinion –, croyant posséder un programme défini et désormais fixé, achevé, un *ne varietur* en conception de l'avenir – donc plus besoin de l'utopie ! Je crois que ce fut une erreur. Ce furent évidemment les autoritaires qui les premiers abandonnèrent l'utopie, mettant le dogme à sa place. Les antiautoritaires se dépensaient en propagande et action, exprimant pourtant quelquefois leurs conceptions utopiques. Cœurderoy n'en demandait pas mieux et dans le deuxième tome des *Jours d'Exil*, 1855, il a donné quelques extraits des parties constructives de son ensemble d'idées qu'il se proposait d'écrire après les parties destructives ; la fête de l'humanité régénérée à Lisbonne en fait partie. James Guillaume a composé l'esquisse « Une Commune sociale » dans l'*Almanach [du peuple] jurassien* pour 1871 et il a plus amplement exposé ses *Idées sur l'organisation sociale* dans la brochure de ce titre (Chaux-de-Fonds, 1876, 56 p., 8°). Les discussions sur les services publics dans la (32) société future dans l'Internationale antiautoritaire sont très connues ; naturellement le cadre utopique leur manque, mais chacun dit son opinion sur la société future. Kropotkine ajouta une conclusion sur la révolution sociale et la société future à une brochure russe écrite pour les paysans en 1872 ou 1873 ; ce fut peut-être sa première expression d'opinion sur ce sujet qu'il traite avec quelle intensité dans le volume *constructif* *La Conquête du Pain*, 1892, faisant suite au volume *destructif* des *Paroles d'un Révolté*, 1885. Il écrit dans *La Révolte*, du 30 novembre au 28 décembre 1889, la série « Le Vingtième Siècle », à l'occasion du livre de Bellamy. – Andrea Costa, déjà acquis au réformisme alors, écrit dans un almanach italien pour 1882 une petite utopie, *Un sogno*, plusieurs fois reproduit en brochure, 1900, 1910. – Le docteur Giovanni Rossi est l'auteur de *Un Comune socialista*, par Cardias (Milano, 1878), autres éditions Brescia 1884, Livorno 1891, édition où il y a aussi *La Colonia Cecilia* ; c'est encore une utopie qu'on tenta de réaliser ; j'en parlerai plus tard.

Mentionnons encore : *Prophétie. La liquidation sociale* (Bruxelles, 1872, 63 p.) ; elle est collectiviste anarchiste, mais son auteur, V. Cyrille, plus tard a fini mal. – *Etymonia* (socialiste), Londres, 1875. – Henry Wright, *Mental Travels in Imagined Lands*, Londres, 1878. – *Lumène ou la fille des grands martyrs*, par l'ex-abbé Junqua, Paris, 1881, 2 vol. ; dramatisé en 1895. – Un Autrichien, Ferdinand Amersin, a exprimé des idées socialistes indépendantes dans des livres publiés en 1871, 1874 et 1880 à Graz et à Trieste, dont l'un, *Das Land der Freiheit*, est une utopie, tandis que les deux autres contiennent les explications théoriques. – Il y a d'autres écrits encore à tendance socialiste, de cette époque, mais je m'arrête.

Je passe aux descriptions de l'avenir entrevu qui ne sont pas socialistes ; j'en choisis les plus caractéristiques, ainsi : *Le Monde Nouveau*, par Rey-Dussueil,

auteur de *La Fin du monde*, Paris, 1831 ; – *Le Roman de l'avenir*, par Félix Bodin, un député, 1834 ; – *Paris révolutionné*, par Louis Desnoyers, dans le grand recueil *Paris révolutionnaire*, 1834, vol. IV, p. 419-475 ; – *Paris futur*, par Théophile Gautier, dans le recueil *Le Diable à Paris*, 1845⁴ ; – Victor Hugo, le chapitre *L'Avenir*, cinq pages de son introduction à *Paris Guide*, mai 1867 ; – *Paris à l'envers*, par le comte de Villedeuil, 1853 (critique de la civilisation par un voyageur australien fictif) ; – *L'an 7860 de l'ère chrétienne*, par H. Le Hon, dans la *Revue trimestrielle*, Bruxelles, juillet 1860 ; – *Paris en Amérique*, par Edouard Laboulaye [sous le pseud. de René Lefebvre], 1862 ; plusieurs éditions, traduction allemande, 1868 ; – *Paris en songe*, par Jacques Fabien, 1863 ; – *Voyage dans les planètes...* par G. Descottes, 1864 ; – *Voyage à la Lune, d'après un manuscrit authentique projeté d'un volcan lunaire*, 1865 ; – (33) *L'an 5865 ou Paris dans quatre mille ans*, par le docteur H. Mettais, 1865 ; – *Les ruines de Paris en 4875* (par Albert Franklin, 1875) ; – *Mon voyage au pays des Chimères* par Antonin Rondelet, 1875 ; – *Voyages et aventures d'Almanarre*, par J. G. Prat, 1876 ; autre éd., 1880 ; – En 1900, par Pierre Véron, 1878 ; – *Le monde dans deux mille ans*, par Georges Pellerin, 1878, etc.

Notons que Charles Dickens – d'après une lettre à son ami Forster, en 1838 – conçut alors le plan d'écrire les *Récréations de Gog et Magog* sur Londres du passé et de l'avenir, plan non exécuté ; de même il se proposa de faire des articles satiriques soi-disant tirés des chroniques de peuples sauvages sur l'administration de la justice dans un pays imaginaire. – J. Silk Buckingham, homme très remuant, proposa en 1848 une régénération des villes par voie d'association, idées moitié utopiques moitié pratiques, que le *town planning* (projets réfléchis pour la construction de villes) des *Cités-jardins* a depuis réalisé en partie. – *National Evils and practical remedies : With a Plan for a Model Town* [du même], 1848 ; – Robert Pemberton, *The Happy Colony*, 1854, paraît également être écrit dans le but d'une application pratique, tandis que nous planons en pleine utopie avec *Heliondé*, or *Adventures in the Sun*, par Sydney Whiting, London, 1855, autre édition 1866 ; traduction allemande 1855, une utopie qui aime la beauté ; – *A Dream of Reform*, par H. J. Forrest, 1848. – Une utopie très soignée est celle du fameux romancier [Edward] Bulwer, d'abord publiée en 1871 sans nom d'auteur : *The Coming Race*, souvent rééditée. – *Erewhon or Over the Range* (c'est-à-dire *Nowhere*, nulle part), 1872, est par le satiriste irlandais Samuel Butler ; traduction allemande *Ergindwon* (*Nirgendwo*), 1879 ; il y a une suite, *Erewhon revisited Twenty Years Later*, 1901, autre édition 1910.

4 Nettlau confond deux textes de Théophile Gautier : « Feuillet de l'album d'un rapin », dans *Le Diable à Paris*, et « Paris futur », dans *Caprices et Zig-Zags*.

Kurd Lasswitz a écrit des romans utopiques allemands très élaborés, situés sur d'autres planètes. – Le romancier hongrois Maurus [Mór] Jókai publia *Der Roman des künftigen Jahrhunderts*, 1879. – Berthold Auerbach proposa d'écrire sur une « Ideal-Colonie », un vieux projet, dit-il (lettre du 3 juin 1875), mais ce ne fut pas fait. Presque chaque auteur rumine de temps à autre un tel projet.

Nous avons encore p. ex. *A Journey to the Sun* par « Heliomanes », London, 1866; – *Anno domini 2071, ein Blick in die Zukunft*, von D^r Dioscorides, traduit du hollandais, 1866 (par Pieter Harting); – *Falsivir's Travels* [the remarkable adventures of John Falsivir, seaman, at the North Pole and in the interior of the earth; with a description of the wonderful people and the things he discovered there], par Thomas Lee, London, 1866; – *The Phantom City* [a volcanic romance], par William Westall, 1866.

Un écrit réactionnaire (comme du reste plusieurs des écrits cités), c'est *Viaggio nell'Universo. Visione del tempo e dello spazio*, par Francesco Vigano, 1837; nouvelle édition, Milano, 1855. Les Italiens, absorbés par leurs luttes nationales, n'ont pas soigné le genre utopique, du moins à part certains écrits satiriques, je ne saurais pas indiquer de vraies utopies pour l'époque en question. Pour les pays de langue espagnole, je m'abstiens d'une opinion, car j'ai trop peu d'occasion de faire des recherches; ceci s'applique encore à bien d'autres pays, Amérique du Nord et pays scandinaves (34) surtout. Il m'en souvient cependant qu'un professeur danois Sibbern, hégélien et socialiste modéré, a écrit dans les années cinquante une utopie socialiste [*Meddelelser af indholdet af et skrift fra aaret 2135, 1858–1862*], passablement mêlée de philosophie, que je n'ai pas eu le courage de lire et qui, s'il s'agirait de trouver des utopies du genre un peu ennuyeux, pourrait entrer en lice. L'exemplaire au British Museum n'était pas découpé et je me suis gardé de le défricher; il attend encore son lecteur; si je fais tort à ce brave homme, je lui demande pardon.

Nous avons encore les utopies spécialisées, p. ex. des écrits au cadre imaginaire concernant les femmes, telles : *Ambisexia, das Land der entjochten Frauen*, Leipzig, 1848 (par J. J. Henlau [Justus Feminis]); – *Les femmes dans cent ans*, par Hermance Lesguillon, Paris, sans date, en 1859; Léonie Rouzade, *Le monde renversé*, 1872.

Des écrits à tendance satirique, tels : *Die Republik der Thiere* par l'auteur autrichien E. Bauernfeld, 1848, réimpression en 1919; – *Le lendemain de la victoire. Vision* par Louis Veuillot, le clérical réputé, Paris, 1850, qui, du reste, dans *L'Esclave Vindex*, 1849, 144 p., in 16° – dont le supplément littéraire de *La Révolte* a donné beaucoup d'extraits – avait dit des vérités sociales très dures à la bourgeoisie; – *Le rêve d'un irréconciliable*, par Paschal Grousset, 1869, paru d'abord dans le *Diable-à-quatre* du 26 août 1869; – *Histoire de France tintamarresque de 1887 à... la fin du monde* (le genre satirique du Tintamarre, style spécial à Léon Bienvenu, se disant Touchàtout),

par Léon Bienvenu (Touchàtout), suite de son *Histoire de France depuis les temps le plus reculés [jusqu'en 1789]* dans ce même style inimitable, plein de verve, qui inspire aussi son *Trombinoscope* et ses autres écrits pleins de manque de révérence devant les autorités constituées. Etc., etc.

Il y eut aussi sous guise d'utopie ou de vision de l'avenir une littérature qui prépara l'opinion aux guerres futures, inaugurée par *The Battle of Dorking* dans *Blackwoods Magazine*, London, mai 1871, des cris d'alarmes antisocialistes, tels *The Commune in London [or Thirty Years Hence: a chapter of anticipated history]*, by Bracebridge Hemyngham, 1871, comme il y eut une immense profusion de tels écrits à Paris de 1848 à 1851; on combattit aussi la science moderne; *Darwinia* [een roman uit een nieuwe wereld, par Jan Holland] (en hollandais), Deventer, 1878, le commerce libre, etc. – Quelques écrits de ce genre sont rédigés pour s'opposer à la réaction, ainsi *La Commune de Malenpis. conte, l'histoire d'un village*, par la socialiste André Léo (Bibliothèque démocratique, 1874), genre qui rappelle les nombreux écrits d'historiettes à thèse par Harriet Martineau quarante ans avant à Londres, ou *Das Goldmacherdorf* et écrits pareils par Heinrich Zschokke en Suisse, il y a plus longtemps encore. – *The True History of Joshua Davidson, Christian and Communist* (35) par E. Lynn Linton, London, 1872, livre à sentiments humanitaires, très répandu alors.

Il est inutile de rappeler les scurrilités de l'anti-utopie socialistophobe. Il existe un petit livre imprimé comme un vrai bijou à la Chiswick Press, Londres (publié à Reading, 1887) : *The Island of Anarchy, a fragment of history in the 20th Century*, par E. W. [Eliza Langley]; ce doux auteur, qui en 1889 publia *The Brotherhood of Rest* dont je ne me souviens plus du contenu, décrit en 1887 la déportation des anarchistes sur une île où ils s'entre-tueraient et où il ne resterait que Kropotkine seul survivant et languissant là à travers les âges – sort plus cruel que celui réservé par Sylvain Maréchal aux personnages royaux de son *Jugement des Rois*.

L'utopie et ses nombreuses ramifications, spécialisations et dégénération, ne s'est donc nullement éteinte au dix-neuvième siècle, quoique les nombreuses nouvelles voies de publicité et de propagande et la science et recherche directe et intensive qui caractérisent ce siècle aient enlevé à ce genre beaucoup de l'intérêt qui s'y rattachait aux siècles passés quand ce fut à peu près la seule voie – hors des œuvres de science inaccessibles au profane – de traiter des questions avancées. Nous avons déjà vu que le genre subit des flux et des reflux; un nouveau essor allait venir à partir de 1877 avec l'utopie de Bellamy *Looking backward*.

19 janvier 1925

V.

(à suivre) (assez long) (Il y aura encore deux chapitres : 1887 à 1925 – et des remarques (courtes) finales.) Il faut vérifier des détails pour cela – alors je ne peux pas écrire ces chapitres tout de suite.

Pierre Quiroule a été gentil pour moi, en m’envoyant ses utopies et autres écrits ; je parlerai de ces écrits utopiques à leur place au chapitre V.

Je voudrais, pour lui faire plaisir, puisque c’est quelqu’un qui aime ce genre, mettre en tête de l’article « à Pierre Quiroule », comme cela se fait souvent. Si c’est possible, je vous prie d’y mettre le nom. Si l’état des hostilités le rend impossible, ne le faites pas – je ne peux pas m’en faire une opinion et ce n’a aucune importance pour moi. S’il est sérieusement méchant, alors non – comment puis-je savoir ? Je ne veux pas faire de démonstration par cela, croyez-le bien, rien qu’un acte de camaraderie qui ne peut faire de mal à personne.

Comme vous voudrez – et là-bas les presses se refuseront de tirer ces trois mots – ou non ? – les dieux seuls le savent.

19.1.1925

(36) V.

À partir de 1889 la littérature utopiste reçut un renouveau brusque et extraordinaire par la publication du livre *Looking backward 2000-1887* par l’écrivain américain Edward Bellamy. Une édition de Boston et New York (Riverside Paper Series, 21 septembre 1889) se dit le 220^e mille. À partir de 1890 les réimpressions anglaises bon marché se trouvent partout : il y en a quatre en même temps ; en 1896 on produit une édition à un penny (Manchester Labour Press) ; en Allemagne le livre entre dans les séries les plus populaires et bon marché alors et est énormément répandu depuis 1890. Il y a de nombreuses autres traductions et en 1897 il y a l’autre roman de Bellamy, faisant suite et donnant des explications : *Equality*, New York, qui est théoriquement supérieur à *Looking backward* mais qui n’en eut ni la verve ni la vogue et ne frappa plus l’imagination du grand public.

Mais le succès immense du livre de 1889 montre qu’une utopie bien faite sait atteindre un public, par des centaines de mille exemplaires, que le livre et la brochure théoriques ne toucheront pas. Il y a à peine trois ou quatre livres socialistes sortis quelque peu du milieu touché par la propagande, ce sont le livre de Bebel, *La femme et le socialisme*, celui de Robert Blatchford, *Merrie England*, 1894 et je n’ose pas affirmer d’autres, sauf les livres présents de Bertrand Russell, mais quelle n’a pas été la circulation des livres d’Octave Mirbeau et d’Anatole France, d’Upton Sinclair, de Tolstoï, etc. ! La littérature éducative ou didactique ne fait pas tout ; les idées demandent à être agrémentées par l’art et l’imagination. Le public est non seulement avide de sensations, qualité peu intéressante, mais la curiosité et le désir d’un meilleur avenir ne sont pas éteints et suivent ceux qui ont l’air de lever un coin du voile. Ainsi quel intérêt ne rencontra pas Camille Flammarion qui, en popularisant l’astronomie, laissa tant de problèmes – ceux de l’habitabilité d’autres globes – dans un clair-obscur excitant la curiosité ; son *Les Mondes imaginaires et les mondes réels. Voyage pittoresque dans le ciel...*, Paris, 1865 et la 25^e édition en 1910, résume aussi les fantaisies utopiques concernant les autres mondes ; le savant suédois Svante Arrhenius a renouvelé cet intérêt par des hypothèses qui ont fertilisé l’imagination des utopistes (comme de Kurd Lasswitz, dans son livre *Sternentau*, 1909), ou bien Fabre dévoile la vie des insectes, d’autres

se spécialisent sur abeilles et fourmis, Wilhelm Bölsche nous introduit à la vie d'amour de l'animalité [Das Liebesleben in der Natur, 1898–1903]. D'autres comme Andrew Lang popularisaient le folklore et les mystères de l'histoire, énigmes perpétuelles qui excitent toujours (37) l'intérêt. Cette large curiosité et ce vague désir de s'avancer vers l'inconnu est bien illustré par le très grand intérêt concentré un quart de siècle sur les écrits de Jules Verne qui joua en virtuose, du reste en professionnel, pas en homme d'idées, et en conservateur, quoique se mêlant toujours aux problèmes les plus avancés, sur toute la gamme du cadre et des parties composantes de l'utopie, science et mécanique, mondes nouveaux et frisant même les questions sociales.

En Amérique du Nord le grand développement du capitalisme avait rendu le public alerte et curieux ; il n'écoula pas ce que dirent socialistes et anarchistes et le mouvement du 1^{er} mai 1886 jusqu'au martyre des anarchistes de Chicago le 11 novembre 1887 ne fut pas compris du public qui reste sous la tutelle de ses journaux et politiciens capitalistes ; mais par contre quelques personnes savaient attirer son intérêt en se présentant à lui d'une forme qui, d'une manière ou d'une autre, sortait du niveau peut-être trop didactique ou unilatéral de la propagande. Ce furent dans les années 1880 surtout Henry George et son assertion du remède unique, le *single tax*, l'impôt sur la terre, panacée ; ce furent pour quelque temps Powderley et les Knights of Labor (Chevaliers du Travail) et ce fut, en 1889, le livre de Bellamy, *Looking backward* et la question de l'applicabilité de ces idées. De quelque façon, ces personnes et leurs objets, très peu avancés tous, ont frappé des cordes que les idées avancées, présentées complètement et avec droiture par les anarchistes de Chicago et par Johann Most, n'ont pas pu frapper. J'en tire la conclusion – non que les idées et le niveau, les préjugés du public devraient être rapprochés, mais qu'il y a des manières de présenter une cause au public que d'autres que nous savaient quelquefois trouver heureusement et que nous ne savons pas trouver, ou notre cause serait autrement en vue à travers le monde.

Bellamy, pas un socialiste, mais observateur désintéressé de la vie sociale, avait vu deux choses – l'immense progrès mécanique continuél grâce à la coopération techniquement si bien organisée des forces ouvrières guidées par des experts – et l'évolution inévitable, si elle n'était pas arrêtée, qui fit tomber toutes les richesses des États-Unis au pouvoir des capitalistes individuels ou coalisés (trusts) ; il conclut que la nationalisation (socialisation) des instruments du travail et richesses naturelles et sociales s'imposait et qu'alors, grâce à la coopération perfectionnée, chacun jouirait d'un niveau de bien-être aujourd'hui accessible qu'aux privilégiés. Il ne se souciait guère de la question de liberté et fut

satisfait que dans une telle société le gouvernement politique n'aurait plus rien à faire et que le gouvernement industriel, guidé par la science et l'expérience, saurait faire le bien.

Ces idées très simples frappaient vraiment le public et on demanda leur réalisation. Bellamy se prêta à ces efforts et on créa le mouvement appelé nationaliste qui rendrait à la nation ce que les privilégiés accaparaient pour eux seuls. Voir (38) p. ex. l'article de Bellamy, « What «Nationalism» means » dans la *Contemporary Review*, Londres, juillet 1890, p. 1–18 ; de même sa revue mensuelle *The Nationalist*, Boston et un nombre d'autres journaux de cette propagande à Washington, Chicago, Denver, Los Angeles, San Francisco, etc. et les explications mûries et réfléchies de Bellamy dans *Equality*, 1897 ; après, et déjà alors, l'élan s'affaiblit et la propagande s'éteint.

Aux premières années il y eut une vive discussion, par brochures et anti-utopies scurriles ; il y eut des utopies bâclées vite pour profiter de la conjoncture et il y eut la critique socialiste et anarchiste. Tant que je me rappelle de ces temps, en les appréciant selon mon point de vue d'aujourd'hui, on fit environ le contraire de ce qu'on aurait peut-être pu faire. On était pour la première fois en face d'un intérêt très répandu, mettant en question le monopole capitaliste, il aurait fallu trouver moyen de renforcer, d'intensifier cet intérêt, mais on disait plutôt à Bellamy et ses adhérents de tous côtés : nous, socialistes, avons dit tout cela depuis longtemps, vous n'avez qu'à entrer dans notre parti, ou on fit d'autres objections, chacun ayant avant tout soin de rester chez lui, dans son parti, et d'inviter le monde à joindre ce parti ; ce qui ne fut pas fait. Les anarchistes d'alors étaient trop indignés des assassinats judiciaires de Chicago et l'étatisme de Bellamy leur répugnait ; il faudrait relire les impressions de Kropotkine (*La Révolte*, 30 novembre au 28 décembre 1889 : *Le Vingtième Siècle*) ; je sais de Kropotkine qu'il a lu plus tard avec très grand intérêt le livre de 1897, *Equality*, et qu'il en disait beaucoup de bien. Ainsi le socialisme constitué tint surtout à sa dignité et ne se soucia pas de Bellamy, ni Bellamy de lui, et puis il fallait, en représentant la science (marxiste), mépriser d'emblée l'utopie qui à peine fut tolérée chez Bebel, qui dans *La Femme et le socialisme* et aussi en s'occupant de Fourier, 1888, avait montré de l'intérêt utopique censé peu scientifique par les gardiens de la théorie.

Cependant l'impulsion de Bellamy fit éclore quelques autres bonnes utopies qui sans cela n'auraient peut-être pas vu le jour ou n'auraient pas été tellement remarquées. La plus notable, c'est *News from Nowhere* par William Morris, alors de la Socialist League, Londres, paru d'abord dans l'organe de cette société socialiste révolutionnaire dont beaucoup de membres furent des anarchistes, *The Commonweal*, 11 janvier–4 octobre 1890 (*News from Nowhere or An Epoch*

of Rest); en livre, 1891 et autres éditions, dont une dans la fameuse série exécutée artistiquement par la Kelmscott Press où chaque lettre, chaque ornement furent dessinés par Morris; beaucoup de traductions. C'est une des plus (39) gracieuses utopies, incorporant les conceptions artistiques de Morris et son socialisme largement libertaire, quoiqu'il n'a jamais professé l'anarchisme. Il savait, en artiste et en ouvrier en art, à quel degré le travail et la pensée individuelle et collective s'enchevêtraient pour arriver à des productions d'un niveau élevé qui lui fût cher, et alors cet anarchisme assez amorphe, très vague qu'il entendait quelquefois préconiser alors, ne lui suffisait pas, mais ce ne sont que des questions de mot : son utopie est sincèrement libertaire et une des plus belles qui existent. Il avait déjà dessiné un petit tableau du lendemain de la Révolution dans la pièce satirique *The Tables Turned* (*Sens dessus dessous, ou le réveil du juge Napkins*), représenté par lui-même et ses camarades le 15 octobre 1887 et encore quelques fois, et il avait ressuscité des scènes de rébellion du moyen âge (*Un rêve de John Ball*, 1888). Malheureusement l'année même de la publication première de l'utopie, 1890, en automne, la disruption de la Socialist League rétrécit l'action de Morris qui bientôt se retira presque entièrement dans ses beaux travaux de poésie et de la Kelmscott Press et mourut déjà en 1896; ainsi cette utopie fut presque son chant du cygne dans le large mouvement socialiste auquel il s'était donné alors depuis huit ou neuf ans avec intensité.

Une autre utopie de la même année 1890 est très curieusement libertaire, quoique l'auteur fût un économiste bourgeois de quelque renommée, le docteur Theodor Hertzka, décédé 1924. *Freiland, ein soziales Zukunftsbild*, Leipzig, 1890 – la préface est datée octobre 1889 –, xxxiv, 677 p., est abrégé dans les éditions suivantes, dont la dixième est de 1896, xxv, 333 p.; traduction anglaise, 1891. Il y a encore *Eine Reise nach Freiland*, 1893, et *Entrückt in die Zukunft. Sozialpolitischer Roman*, 1896. Plusieurs périodiques à Vienne, Amsterdam, Copenhague, Londres, New York, etc., racontent toutes les étapes du mouvement qui réunissait durant quelques années un grand nombre d'enthousiastes. Il s'agit cette fois de l'initiative d'un homme disposé à la fondation sur un terrain neuf, fertile et isolé, d'une colonie associée disposant d'assez de moyens pour commencer le travail sur une large échelle. Hertzka désirait arriver au maximum de liberté et au plus grand bien-être de chacun par le libre accès de tous aux diverses associations, pensant que les avantages diminués d'associations encombrées de membres seraient le régulateur de l'attraction que chaque groupe offre. Il propose ainsi sous tous les rapports une liberté pour ainsi dire automatique, garantie par les institutions et indépendante de personnes. Ce système, appelé *Sozialliberalismus*, est certainement une voie pour arriver avec le minimum de friction à un maximum de

liberté personnelle, le tout dans des associations que l'expérience technique maintient à un niveau de haute efficacité. C'est, si vous voulez, le socialisme et l'anarchie même, comme un homme d'affaires essaierait de les réaliser. Cette colonie devrait être créée sur le plateau du Kenya, montagne qui à cette hauteur possède un climat tempéré, dans l'Afrique Est, de domination anglaise, mais le gouvernement anglais, sollicité de permettre cette colonisation, l'interdit et on ne trouva aucun autre terrain; alors les centaines d'hommes réunis pour ce but (40) se sont dispersés. Aucune colonisation européenne moderne n'était si disposée à agir que celle-ci.

À la suite de ce mouvement on discuta beaucoup en Allemagne les *Siedlungsgenossenschaften*, et notamment le docteur Franz Oppenheimer a cherché à approfondir cette idée, rejetant le marxisme et sentant la nécessité de la liberté. Il a écrit d'abord *Freiland in Deutschland* (1895), engageant les disciples de Hertzka à fonder leur Terre libre sur des terrains en Allemagne même, et il a beaucoup étudié ces questions de groupements agraires dans de grands livres.

Un ancien fabricant allemand, Michael Flürscheim, a préconisé parallèlement la colonie agraire, dans des livres et brochures et dans l'utopie *Deutschland in 100 Jahren [oder Die Galoschen des Glücks]*, 1887; il s'est donné plus tard entièrement cette idée et fit de grands voyages, au Mexique, en Nouvelle-Zélande, pour examiner des colonies existantes. Lui aussi reconnaissait toujours plus la nécessité de la liberté dans ces entreprises; ces hommes, Hertzka, Oppenheimer, Flürscheim, cherchaient tous cette synthèse de liberté et d'efficacité qui conviendrait le mieux pour assurer la marche pratique des associations.

À la fin les colonies intégrales n'avaient encore produit rien de définitif, mais un homme qui se spécialisait à quand même atteint un but défini par le moyen d'une utopie (sans cadre), ce fut Ebenezer Howard, auteur de *To-Morrow [A Peaceful Path to Real Reform]*, Londres, 1898, le livre qui a initié le mouvement de la Garden City (cité-jardin). Ce mouvement a réalisé la construction de la ville de Letchworth au nord de Londres qui est définitivement fondée, et celle de nombreux quartiers en maisonnettes et jardins aux alentours de grandes villes, surtout en Angleterre, en Allemagne et aux États-Unis. C'est un de nos camarades, Bernhard Kampffmeyer, qui a initié ce mouvement en Allemagne, et un autre de nos camarades, Harry Kelly, qui encore en ce moment est l'âme de la création de villages libres avec écoles modernes et un maximum de terrain en jardins et d'institutions sociales en commun, autour de New York. Par raison des moyens divers ces sociétés se sont divisées, il est vrai, en celles d'hommes aisés qui se logent somptueusement et celles d'ouvriers qui n'ont pu se procurer que la maisonnette la plus modeste et, de plus, les suites de la guerre dans l'Europe

centrale ruinée ont rendu la continuation indépendante de ces constructions impossible et ont, comme à Vienne, subordonné tout ce qui se fait encore à la tutelle municipale et étatiste, qui s'en occupe au titre de suppléer au manque terrible de logements. De l'autre côté un très grand nombre d'hommes, rapprochés par le manque de nourriture durant et après la guerre aux idées de faire d'eux-mêmes, de cultiver eux-mêmes un peu de terrain dans leurs heures de loisir, s'est intéressé à cette question et chérit l'idée de quitter les casernes à propriétaires des villes et de rentrer au contact avec la nature. Ainsi cette idée de rendre de nouveau les hommes complets, de combler l'abîme creusé entre ville et campagne, fait du progrès et c'est au moins une petite utopie mise en bonne voie.

(41) Les anarchistes auraient voulu agir plus largement sur ce terrain.

Pierre Kropotkine, dans ses articles constructifs dans *La Révolte*, réunis dans *la Conquête du Pain* (Paris, 1892, v, 298 p.), qu'a-t-il fait autre chose que de donner les bases et les raisons de son utopie personnelle, dont nous avons aussi un fragment exquis dans l'article anglais d'octobre 1888 : « The Industrial Village of the Future » (formant partie de *Fields, Factories and Workshops*, 1901). Cette réunion de ville et campagne, de travail cérébral et musculaire, l'industrie décentralisée et l'agriculture intensive auraient créé les bases de l'équilibre social et politique, en rendant toute localité autonome quant à ses besoins principaux, de sorte que l'échange avec d'autres localités se serait limité aux objets de moindre importance et que, ainsi, aucune prépondérance ou supériorité d'une localité ou de quelque centre ne pourrait naître. Ceci est l'essence de l'utopie Kropotkine : il serait désirable que ce soit ainsi, mais il n'y a aucune preuve que ce sera ainsi.

Un anarchiste qui désira approfondir ces idées par l'expérience, ce fut Gustav Landauer, assassiné le 1^{er} [recte 2] mai 1919. Il vit d'abord un moyen constructif dans la coopération ; voir *Ein Weg zu Befreiung der Arbeiter-Klasse*, Berlin, sans nom d'auteur, en mai 1895, plus tard il élargit ses idées dans les *Dreissig sozialistische Thesen* (janvier 1907) et son grand *Aufruf zum Sozialismus*, mars 1911 ; nouvelle édition, février 1919, et le journal *Der Sozialist*, à partir du 15 janvier 1909, l'organe de l'association *Sozialistischer Bund*. Son but était alors la création d'associations libres, agricoles et industrielles, soit localisées, soit éparses et au milieu que les circonstances imposaient à chacun, et la pratique des diverses idées d'organisation sociale dans ces associations, car Landauer, tant qu'il estimait Kropotkine, estimait également Proudhon, et on aurait laissé à l'expérience de déterminer la préférence entre communisme, collectivisme et mutualisme. Ainsi il y avait le cadre pour une large expérimentation, Landauer espérait même trouver des moyens pratiques dans l'hiver 1918-1919, mais la catastrophe qui le tua intervint et personne n'a encore repris son œuvre.

En somme, une lettre de Kropotkine aux camarades qui au nord de l'Angleterre, à Clousden Hill aux environs de Newcastle-upon-Tyne, fondèrent une petite colonie, résume les difficultés que des hommes comme lui, constructeurs théoriques, ressentaient devant une application pratique dans les circonstances présentes, au milieu de la société capitaliste, avant la révolution sociale. On trouve cette lettre dans les *Temps Nouveaux* du 9 mai 1896. Il regrette de voir des amis se soustraire à l'œuvre de la propagande et de l'émancipation définitive pour se donner entièrement à un essai peut-être abortif qui peut amener une désillusion complète. Il pense qu'il sera bon de rester aux environs des grandes villes, pour jouir de leurs ressources, et non de s'isoler dans des pays lointains. On n'a pas besoin de défricher un terrain vierge par un travail dur. Il faudrait ouvrir de nouvelles voies à la production et à la consommation par la culture intensive, l'horticulture perfectionnée, la production de primeurs en fruits et légumes dans des serres. Il faudrait encore renoncer à une vie collective des familles dans le genre des couvents à cause d'économie en vivres, (42) combustibles et locaux, qu'au contraire on se groupe séparément entre familles et amis. Une autorité quelconque serait toujours le signal de la chute ; qu'on fasse comme les paysans slaves, qui discutent une question jusqu'à arriver à l'unanimité. Les travaux domestiques (de la femme) seraient réduits au minimum et rendus plus légers par les machines, au possible. Ce qui importe en premier lieu, ce sont les proportions de l'entreprise, qu'elle soit faite sur une assez grande échelle ; il faudrait, pour arriver à quelque résultat définitif, l'organisation d'une ville d'au moins 20 000 habitants où logement, meubles, nourriture, vêtements seraient convenablement répartis et où des groupes libres soigneraient les besoins artistiques, scientifiques et littéraires de chacun. Si on commence avec moins que rien, la misère nous guette et nous dispersera ; de même les travaux de terre initiaux sont difficiles aux ouvriers des villes. Si la colonie prospère, il y arrivera des nouveaux venus, des déracinés, des moins capables : voici un grand écueil ; on ne peut ni leur refuser admission, et si on les admet tous, on risque d'être submergé. Il ne veut pas décourager, mais prémunir.

Voilà comment cet homme qui encourageait tout effort libertaire hésite à cette occasion, il sent qu'on lutte contre des difficultés trop grandes, que la force qu'on pouvait réunir (à cette occasion) était trop petite pour pouvoir réussir. Je regrette que je n'ai pas sous les yeux ce qu'Elisée Reclus a écrit sur « Les colonies anarchistes » dans les *Temps Nouveaux* du 7 juillet 1900, à l'occasion de la pièce de théâtre *La Clairière* qui mettait en scène une colonie fatalement désunie.

Un anarchiste italien, Giovanni Rossi, né en 1855 à Pise, écrit en 1876 *Un Comune socialista*, publié en 1878, l'utopie d'un village, bien écrite et pratique,

aboutissant au communisme anarchiste, quoique basé à l'origine sur un acte de bénévolence volontaire du propriétaire. C'est lui qui inspira et entreprit la fondation de la colonie Cecilia au Brésil, dans le Parana (1890-94), où des paysans et ouvriers italiens, anarchistes pour la plupart, défrichaient un terrain vierge. Leur histoire est décrite avec plus de détails probablement que celle de toute autre colonie anarchiste, par Rossi et d'autres, dans le recueil *Utopie und Experiment*, réuni avec beaucoup de soin par le camarade suisse Alfred Sanftleben (Zurich, 1897, vii, 324 p.), livre qu'il vaut la peine de relire, comme je viens de le faire, presque trente ans après. On y voit le communisme dans ses formes les plus libertaires en application pratique, non pour expérimenter un idéal utopique préconçu mais – comme dit Rossi, p. 210 – pour observer comment les hommes se conduiront, si rien que la vie libre en commun les réunit. On reconnut que cette vie en anarchie communiste était possible, mais qu'il fallait une bonne initiative d'une minorité intelligente et travailleuse, qu'il y aurait des frictions et trop peu de bonté au début, que la pratique éveillerait les qualités sociales des hommes et créerait une nouvelle morale, que la famille, centre de l'égoïsme, forme un grand obstacle et que sa dissolution progressive et spontanée préparerait le terrain pour l'idéal en vue (résumé libre des pages 216-217). – Le docteur Rossi résuma ses conceptions finales dans l'utopie *Il Parana nel secolo XX*, qui parut pour la première fois en allemand dans le livre de Sanftleben, pp. 267-309 ; j'ignore si elle fut imprimée ailleurs. C'est un écrit très remarquable qui décrit p. ex. très bien cette période de (43) vie sociale indépendante, de répudiation de l'État et de la politique, d'association libre, qui précéderait la révolution sociale effective ; pour la période d'anarchie réalisée, le communisme serait lié avec un système de groupes formés selon les capacités, de sorte que le groupe établit son propre rythme de travail plus intense ou moins efficace, et qu'ainsi les frictions quand, comme dans la colonie Cecilia, les capables et les incapables, les travailleurs assidus et les insouciantes, travaillent pêle-mêle, seraient évitées. C'est un écrit des plus réfléchis sur ce sujet.

Il y a peu d'autres utopies anarchistes de ces années ou un peu plus tard. *La Nueva utopia* par Ricardo Mella et *El Siglo de oro* par M. B. se trouvent dans le *Segundo Certamen socialista...*, Barcelona, 1890, pp. 201-227 et 229-237. – Pietro Gori, *La leggenda del Primo Maggio*, documento pro-postero, éditions de 1905, 1909. – Jean Grave a cependant écrit *Terre libre*, 1908, version espagnole par Anselmo Lorenzo (Publicaciones de la Escuela Moderna), Barcelona, 1908, 199 p., et il avait essayé d'intéresser les enfants au communisme et à la liberté par *Les Aventures de Nono*, 1901, traduction de Anselmo Lorenzo, 1907, comme « segundo libro de lectura » de la Escuela Moderna de Ferrer. – *Uno sguardo all'avvenire* (Fano, Italie, 1903, 64 p.),

par Lambro Canzoni, est de Domenico Zavattero, propagandiste très connu alors. – Henri Zisly dépeint le naturisme dans le *Voyage au beau pays de Naturie* (Paris, 1900, 31 p.).

Parmi les auteurs individualistes, on peut considérer la vie du représentant de ses idées, celles de J. H. Mackay dans ses *Die Anarchisten*, 1891, et *Der Freiheitsucher*, 1920, comme une construction utopique. Les questions épineuses des échanges que les individualistes anglais et américains agitaient sont discutés dans *Ten Men of Money Island*, par Seymour F. Norton, avec appendice par Henry Seymour, Londres, 1896. L'individualiste volontariste Auberon Herbert a dépeint ses idées en forme utopique dans son journal *Free Life*, Londres, 1890. L'individualiste strictement antisocialiste [Joseph] H. Levy a publié une petite *An Individualist's Utopia*, Londres, 1912, 22 p., in-32°. Je ne connais pas le livre publié en Amérique en 1893, *A Cityless and Countryless World*, par Henry Olerich. – Tolstoï emploie le genre utopique dans *Ivan le sot et ses deux frères*, 1886, etc. Un souffle de liberté inspire *Die Eigenen. Ein Tendenzroman für freie Geister*, par Emil F. Ruedebusch (aux États-Unis), Berlin, 1903, 369 p., l'auteur de *The Old and the New Ideal*, Mayville, Wisconsin, 1897, v, 347 p.

Le socialisme expérimental de diverses nuances, réalisé alors surtout aux États-Unis, mais aussi par des Australiens, a quelquefois pour base des écrits utopiques d'un initiateur, mais je ne connais cette littérature si éparse que dans ses formes plus développées, quand un journal en fait déjà la propagande, etc. Je pourrais mentionner *The Integral Co-operation*, de Enterprise, Kansas, 1890 ; *The Credit foncier de Sinaloa*, à Hammonton, New Jersey, à partir de 1885 ; *The Kaweah Commonwealth* en Californie, vers 1890 ; *The Fairhope Courier*, dans l'Alabama, *The Grander Age*, à Co-opolis dans le Missouri, *The Co-operator* (Brotherhood Colony) dans l'État de Washington, plus tard *The Self-Helper* à Vancouver (British Columbia), 1913, etc.

La colonie la plus en vue fut autrefois Topolobampo au Mexique, plus tard Ruskin dans le Tennessee, colonie qui (44) fit paraître longtemps le journal *The Coming Nation*. Le nom de Ruskin me rappelle que j'aurais dû mentionner que ses idées sociales avaient depuis longtemps inspiré quelques hommes en Angleterre de se grouper en guilde sociale.

Des anarchistes groupés en colonie dans l'Ouest extrême, dans l'État de Washington, ont publié longtemps le journal *Discontent*, à partir du 11 mai 1898 ; depuis le 11 mars 1893 il y avait *The Demonstrator*, remplacé le 15 novembre 1920 par *The Agitator* qui fut à la fin transplanté à Chicago, pour s'appeler alors *The Syndicalist* (1^{er} janvier 1913).

En Angleterre l'idée socialiste constructive et expérimentale fut propagée par les écrits de J. Bruce Williams et le journal *Brotherhood*, d'abord publié en Irlande, 1887, ensuite à Londres de longues années, aussi par les *Nationalisation*

News de 1890 à 1893 que l'utopie de Bellamy avait inspirées. Une nuance très atténuée, inaugurée par Thomas Davidson, fut la New Fellowship qui publia *The Sower* et *Seedtime* de 1889 à 1898.

Mentionnons encore *New Australia*, journal dans le New South Wales, le *Cosme Monthly* et *Cosme*, au Paraguay, publications des ouvriers australiens réunis en colonie au Paraguay, un projet en Nouvelle-Zélande (« Wainoni » [Christchurch]), *The Daisy Colony Scheme*, par Allen Clarke, Manchester, le projet de la Van Eeden Colonie au North Carolina, États-Unis, 1912, etc.

Je passe aux utopies socialistes des années après Bellamy ; il y en avait assez, mais aucune put entraîner des hommes pour les réaliser, comme l'avaient fait les utopies indépendantes discutées jusqu'ici, à un certain degré. Cela se comprend puisque les systèmes étatistes font appel aux électeurs ou à la rigueur à la révolution générale, mais pas aux forces individuelles ou réunies en groupe : c'est tellement l'affaire de tout le monde que personne, si ce n'est pas un chef qui de temps en temps bouge un peu, y met la main individuellement, de sorte que l'immense machinerie d'organisation reste sur place ou n'avance qu'imperceptiblement.

Ainsi Oswald Koehler décrit *Der sozialdemokratische Staat*, Nürnberg, 1891, xiv, 212 p., sans cadre utopique. Dr S. Schorr discute *Zur Theorie des Zukunftsstaates* dans les *Deutsche Worte* (Wien), avril 1896, 42 p. *Atlanticus* (D^r Ballod) publie *Ein Blick in den Zukunftsstaat. Produktion und Konsumtion im Sozialstaat*, Stuttgart, 1898 ; préface par Kautsky, qui lui-même traite de la distribution des produits du travail dans une étude du (45) *Jahrbuch für Sozialwissenschaft* en 1881. Le pasteur Pflüger, socialiste suisse, écrit *Der schweizerische Sozialstaat. Eine Umschau im Jahre 1950* (Zürich, 1899, 16 p.). Il y a deux écrits utopiques en hongrois, en 1896 et 1907, que je ne sais pas lire. On parle d'une utopie socialiste étatiste en japonais, *Shin Shakai* (La Société nouvelle), voir *La Chronique des Livres*, Paris, 25 février 1904, p. 193-8. Carlo Monticelli publia *Il primo giorno del socialismo* (Rome, Mongini, 1904, 46 p.). Eugène Fournière, dans la *Revue socialiste*, 1899, fit paraître *Le rêve de Pierre Davant*.

Des écrits par des socialistes plus isolés sont p. ex. le livre *Si... Étude sociale d'après-demain*, par Auguste Chirac, Paris, 1893, 334 p. ; – *Un peu plus tard*, par Potonie-Pierre, 1893, 288 p., féministe ; – *La Cité de l'Égalité*, par Olivier Souët, 1896 ; – *Les deux naufrages*, par Kamidel [de Lucessefnoc], 1905, suivi de *Dorotchim ou la Gloire de Sodome*, 1909, et d'un autre écrit, tous parus à Nancy ; l'auteur en fut le vieux socialiste J. C. Claudel, auteur de la brochure parue lors des attentats de 1878 et qui fit quelque bruit : *Le sort réservé aux empereurs et rois*, par un socialiste, Bruxelles 1878 ; la police se rua sur cette brochure et son auteur, pour se saisir d'un centre de complots régicides, mais la brochure n'était qu'un exposé socialiste et concluait que dans une société raisonnable les empereurs et rois devraient

travailler comme tout le monde ! – *Étapes sociales* (La Clairière) dans la petite revue *Le Jardin de France*, à Tours en 1910, rédigée par Hubert Fillay ; – en d'autres langues : *Sozial. Eine Erzählung aus dem Staate der Sozialdemokratie*, par Gustav Bolle, Berlin, 1891, 192 p. ; – *Tischlein, deck dich für Alle !* par Joseph Angerbauer, à West Norwood, New Jersey, 1908, 27 p. – *Im Jahre 1999*. Traduit du hollandais, Seifhennersdorf en Saxe, 1894, 32 p., etc. – Je ne connais pas le livre de Carl Bolle, *Die Kosmier. Erzählungen aus der kommunistischen Weltepoche*, Berne, 1898, dont il n'y a que le premier volume, utopie communiste, et je ne peut pas préciser la tendance d'une grande utopie en hollandais dont je ne me rappelle que le mot *Elpis* (espoir) ou un dérivatif, employé dans le titre.

Bon nombre d'utopies socialistes à divers degrés m'échappent. Le *Twentieth Century* de New York, alors très avancé, publia *The Journal of a scientist during a voyage to the planet Mars*, par Samuel H. King, en 1891-92, peut-être aussi paru en livre. – *The story of my dictatorship...* par Lewis H. Berens et Ignatius Singer, éditions de New York, 1897, et Londres, 1906, 1910, est une utopie sur la base des idées de Henry George. – Havelock Ellis, le fameux savant, publia *The Nineteenth Century, a dialogue in Utopia*, London, 1900, 166 p., socialiste – C. W. Wooldridge, *The Kingdom of God is at hand*, (46) Chicago, Charles H. Kerr, 1900, 74 p. ; – *Hopetown, An industrial town, as it is, and as it might be*, par H. Brockhouse, du Parti indépendant du travail, 1905, à West Bromwich, 15 p. ; – *Christopolis, life and its amenities in a land of garden cities*, Londres, 1903, 135 p. ; – Albert Kimsey Owen, *A dream of an ideal city*, 1897, 15 p. ; – Frederick W. Hayes, *The great revolution of 1905*, 1893, viii, 316 p. ; – *A Traveler from Altruria*, par le romancier William D. Howells [New York, 1894] ; – *Upton Sinclair, The Industrial Republic* ; – Jack London, *The Iron Heel*, 1907, histoire de la révolution sociale américaine ; – *The Altrurian Era*, par A. Bancroft Firmin, dans la revue *Altruria*, New York, septembre 1907 ; – en d'autres langues : *Dans cent ans*, par Charles Richer (*Revue scientifique*, 1891, 1892 ; discuté par F. S. Merlino dans la *Société nouvelle*, Bruxelles, mai 1892) ; – *Das Maschinenzeitalter, Zukunftlesungen über unsere Zeit*, 1889, d'abord anonyme ; l'auteur est la pacifiste si connue Bertha von Suttner, autre éditions en 1899, etc., avec son nom.

Prenons des utopies de pure fantaisie, avec quelques idées sociales et une diversité énorme en compréhension sociale : une des plus belles est *A Crystal Age*, par W. H. Hudson, 1887 ; autre édition 1913, viii, 316 p. ; c'est cet autre Anglais qui demeura longtemps en Argentine et qui a écrit sur l'ornithologie de ce pays ; il aimait la nature et son utopie s'en ressent. – *The Wreck of a World*, par W. Grove, Londres, 1881 ; – *The Dawn of the 20th Century...*, 1888 ; – *Platonia, a tale of other worlds*, par Henry L'Estrange, Bristol, 1893 ; – [Henry Robert Heather Bigg], *The Human Republic*, 1891 ; – *Looking forward or the Diothas*, par Ismar Thijsen [John Macnie],

1883 ; – *The Crystal Button, or, Adventures of Paul Prognosis in the forty-ninth century*, par Chauncey Thomas, 1891 ; – *Caesar's Column*, par Ignatius Donnelly, 1891, livre très répandu dans le temps, antisocialiste ; – *Meda, a Tale of the Future* [as related by Kenneth Folingsby], 1891 ; – *Neuroomia, a new continent*, par G. McIver, 1894 (la préface est datée du New South Wales) ; – *A new Eden*, par Andrew Acworth, 1896, antisocialiste ; – *A Japanese Utopia*, par Leonard A. Magnus, 1905 ; – *Limanora, the islands of progress*, par Godfrey Sweven, New York et Londres, 1903, ix, 711 p. ; – et un grand nombre de pareils en Angleterre.

En France il y a p. ex. de ce genre fantaisiste et le plus souvent antisocialiste ou très peu social : *La Cité future*, par Alain le Drimeur, Paris, 1890 ; – *L'Utopie contemporaine. Notes de voyage*, par Neulif, 1880 ; – *En l'an 2050 !* par Jean Erbal, 1889 ; – *L'an 330 de la République, xxii^e siècle de l'ère chrétienne*, par Maurice Spronck, 1894 ; – *La Terre dans cent mille ans, roman de mœurs*, par A. Vilgensofer : I, *L'Île enchantée*, 1893 ; – *Visite imaginative à un camp de travail le 1^{er} mai 1922*, par [Marc] Thury, Genève, 1902 ; – *Au pays de liberté*, par André Mazade, Paris, 1900 ; – *Au pays de l'Harmonie*, par Georges Delbruck, 1906 ; – *Histoire prochaine, roman socialiste*, (47) 1910 et *En plein vol, vision d'avenir*, 1913, deux utopies par le libraire Albert Quantin, et bien d'autres.

Ailleurs il y a *L'anno 3000*, en italien, par Paolo Mantegazza [1897], un auteur assez oublié maintenant ; – *Die Insel Mellonta*, par Lazar B. Hellenbach, le spiritiste connu, 3^e édition, 1896 ; – *Im Zukunftsstaat*, par Hans Hardt, 1905 ; – *Oesterreich im Jahre 2020, sozialpolitischer Roman*, par Dr Joseph von Neupauer, 1893 ; *Im Reiche der Homunkuliden*, par Rudolf Harvel, auteur viennois, 1910 ; – *Der Himmel auf Erden in den Jahren 1901 bis 1912*, par E. Gregorovius, 1892 ; – *Mr. Oseba's Last Discovery*, par George W. Bell, 1904, publié à Wellington, Nouvelle-Zélande ; – *Balmanno, The City of Our Quest and Its Social Problems*, 1906, à Paisley en Écosse ; – il y a les romans astronomiques très bizarres et cachant la satire de Paul Scheerbart, tel *Die grosse Revolution, ein Mondroman*, 1902, et d'autres de ces sphères, plus spéculatifs, de Kurd Lasswitz ; – *Francisco Piria, El socialismo triunfante. Lo que será mi país dentro de 200 años*, Montevideo, 1898, 278 p., etc.

Les romans de Zola devenaient toujours plus des romans à thèse, tels *Fécondité*, tel *Travail (Les quatre Évangiles, II)*, Paris, 1901, 666 p., qui est vraiment une utopie sociale, mais pas socialiste, quoique teintée de fouriérisme.

Il y a des romans utopiques de belle apparence, mais qui recèlent le pessimisme, le manque profond de foi dans le socialisme. De ce nombre sont les *Lettres de Malaisie* de Paul Adam, parus dans la *Revue blanche* et en livre, 1898, plus tard intitulées *La Cité prochaine. Lettres de Malaisie* ; – aussi les écrits russes de C. de Merejkovski, dont un, en traduction allemande, s'appelle *Das irdische Paradies* [oder ein Winternachtstraum]. Ein Märchen aus dem 27. Jahrhundert, Berlin, 1903, 486 p. ; – et le

Fragment d'histoire future, 1904, par le philosophe Gabriel Tarde, dont la traduction anglaise s'appelle *Underground Man*, 1905 (L'homme sans terre, l'homme réduit à végéter dans des cavernes).

Les utopies ou anti-utopies partielles se spécialisant p. ex. sur les femmes : *New Amazonia [: A Foretaste of the Future]*, par Madame George Corbett, vers 1889 ; – *La Femme future*, par Henri Demarest, [1890], 1900 ; – *Isola ; or The Disinherited* [; a revolt for woman and all the disinherited], par Lady Florence Dixie [1877], avec observations par G. J. Holyoake, 1903 ; – *L'Amour dans cinq mille ans*, par Fernand Kolney [vers 1905] ; – *L'île d'Eve*, par Mathéma, 1907, à Autun ; – *The Revolt of Man*, par Walter Besant, en 1883 ou avant [1882] ; – *Le triomphe des suffragettes*, [roman des temps futurs], par Jacques Constant, 1910 ; – *How the vote was won*, pièce de théâtre par Cicely Hamilton et Christopher St. John, 1909 ; etc. – Le motif de *Lysistrata* d'Aristophane est présenté dans *The Strike of a Sex*, par Georges Noyes Miller, London, 1891, 63 p. ; – *La Grève des femmes*, par Marie Desprès, Paris, 1895, 69 p. ; comme autrefois, en 1866, dans *La Grève des amoureux*, par Camille Périer, 301 p. ; et *Lysistrata* même est jouée à Paris par Madame Réjane dans la pièce de Maurice Donnay, 1891, comme on avait joué une *Lysistrata* (48) par François Benoît Hoffmann dans l'an X, 1802, qui fut du reste interdite alors.

Il y a *The Agnostic Island*, par F. J. Gould, Londres, en 1897 ou 98, publication de libres penseurs, 124 p. ; – *Madame Noémie Dide* fit paraître en 1909 en 50 exemplaires (Lausanne, 46 p.), *Fantaisie anticalviniste* [notes humoristiques d'un voyageur] (Genève en 1912 et 1932).

Une forme de l'utopie, c'est Jésus Christ en face de la misère et iniquité sociales présentes. Il y a p. ex. *Jésus*, par Ernest Gégout (Paris, 1897, 367 p.) ; – F. G. Paolini, *Una visita di Gesù Cristo* (Roma, Mongini, 1908, 30 p.), comme on a écrit *If Christ came to Chicago [a plea for the union of all who love in the service of all who suffer]*, par William T. Stead, London, 1894], et pareils. – En 1849 le fouriériste Victor Meunier publia la brochure courageuse *Jésus Christ devant les Conseils de guerre* (Librairie phalanstérienne, 48 p.) ; c'est une des très peu nombreuses publications socialistes qui furent à cette époque publiées aussi en Italie ; car il existe une version italianisée *Gesù Cristo avanti un consiglio di guerra* (Genova, 1850, vi, 54 p.) ; – Onze ans plus tard il y eut la poésie satirique très répandue *Le Christ au Vatican* que beaucoup d'éditions donnent comme une œuvre de Victor Hugo, tandis que l'auteur fut le républicain français Jacques Antoine Chappuis [ou Paul-Frédéric Cabantous, 1859].

De fictions bizarres il y a p. ex. *The Evacuation of England [: the twist in the Gulf Stream]*, par L. P. Gratacap, New York, 1908, 321 p., à la suite d'une déviation du Gulfstream. – J. H. Rosny entrevoit des êtres qui ne sont pas des hommes, les rayons, dans *Les Xipéhuz* (Paris, 1887, 85 p.) ; – Ray Nyst écrit l'histoire préhistorique

La Caverne [histoire pittoresque d'une famille humaine de vingt-neuf personnes, filles et garçons, petits et grands, à l'époque des luxuriantes forêts tertiaires et des saisons clémentes dans l'Europe centrale : roman précédé d'une introduction documentaire], 1909, 445 p., comme déjà George Sand avait écrit *Les Amours de l'âge d'or, Evenor et Leucippe*, 1855. – Il y a une *La Nouvelle Abbaye de Thélème*, par Louis Estève (Toulouse, Bibliothèque de poésie, 1906, tiré à 125 exemplaires), comme il y avait déjà *Le Paradis des gens de lettres*, par Charles Asselineau, en 1862. La guerre est quelquefois combattue, comme dans *Krieg dem Kriege!* [sozialpolitisches Schauspiel in vier Akten und einem Nachspiel : Nach der Revolution] par O. Wickers van Gogh, 1893, à Zurich, édition socialiste, mais elle est bien plus souvent prévue, décrite d'avance, désirée dans les formes les plus diverses.

Je n'ai pas tenu à indiquer des fictions religieuses, mystiques, occultistes, parce qu'on ne finirait plus et que toute la religion n'est au fond qu'une utopie populaire détournée, travestie par les prêtres dans leur but et les occultistes modernes recommencent le même jeu, ajoutant foi à des fictions. Un des mystiques de ce genre fut Thomas Lake Harris, auteur de *The Great republic : a poem of the Sun*, 1867, 2^e édition 1891.

Une utopie politique et nationaliste qui fut suivie d'exécution était *Der Judenstaat*, par Theodor Herzl, 1896, qui inspira le mouvement sioniste et par là les intérêts de l'Angleterre sur l'État de Palestine présent.

Quelques autres livres sous forme utopique, satiriques de quelque genre ou autres, sont p. ex. *Kennaquhair. A narrative of utopian travel*, par Theophilus McCrib, B.A., Londres, 1872, viii, 335 p. ; – *Among the Têthas of Central Asia*, [London] 1886 ; – *How England became a Republic*, par St. Loe Strachey, 1891 ; – A. Bart-Claye, *Vers la Cité future*, 1905 ; – Frédéric Bonhomme, *L'Humanité pacifique*, 1907 ; – (49) M. G. Conrad, *In purpurner Finsternis. Roman-Improvisation aus dem 30. Jahrhundert*, Berlin, 1895, etc.

J'omets les quantités de publications antisocialistes faites comme sur ordre de la bourgeoisie et de ses partis politiques, les fictions contre Bellamy, ou tout ce qui se rattachait aux insipides *Sozialdemokratische Zukunftsbilder* de Eugen Richter, libéral antisocialiste allemand, 1892, contre lesquels Franz Mehring (Nürnberg, 1892) et autres firent paraître des défenses du socialisme. Il y avait des publications tout aussi bêtes et méchantes contre le socialisme en Angleterre et en France dans ces années.

Les autres pays avaient des littératures sociales moins intensives, plus tranquilles, plus récentes aussi ; je les connais assez peu, mais si des utopies importantes y avaient été publiées dans ces quinze à vingt ans après Bellamy, 1889, elles auraient probablement été traduites dans les grandes langues européennes et j'en aurais eu quelque connaissance.

L'utopie, mise pour quelque temps au premier rang par le livre *Looking backward* de Bellamy, en 1889-90, n'a pas pu maintenir cette position et s'est éparpillée de nouveau, tout en maintenant une fréquence et diversité qui ne s'amoindrirent pas.

VI.

J'arrive à la dernière période de l'utopie avant la guerre, période qui me paraît caractérisée surtout par les nombreuses publications de H. G. Wells.

Cet homme de grand talent a écrit plus d'utopies que tout autre homme, Jules Verne excepté, qu'on ne prenait pas au sérieux. Wells sut s'imposer au public par sa fantaisie jointe à des capacités sociologiques qu'on respectait. Mais il a abusé de la pauvre utopie qui avait fait sa réputation, il en écrivit une autre et encore une autre et il en écrivit toujours, de sorte qu'il en fait un objet de commerce pour lui et un jeu oisif pour le public qui lit les livres de Wells comme on jouait autrefois avec un kaléidoscope. On trouve une autre version dans chaque nouveau livre de Wells. L'utopie est trop bonne pour cela et jusqu'alors elle fut le moyen par lequel dans les temps les plus sombres l'idée, la fantaisie individuelle trouvait une voix pour se faire entendre. L'utopiste, comme l'honnête homme, n'avait qu'une voix : le plus souvent il ne fit sa confession au public qu'une fois, par son utopie, et après il explique, il continue son idée, ou il se retire, il perd la foi, quelque fois il fait tout – sauf écrire de nouvelles utopies. Car les utopies se sont souvent écrites, comme on dit, *mit dem Herzblut* et ont été précédées – si elles valent quelque chose – par un travail de pensée, d'idée, qui en établit le fond, après quoi on juge convenable de draper l'idée avec le cadre fantaisiste, pour la rendre attractive au public. C'était, comme ces chapitres ont montré, une habitude ancienne et sérieuse qui jusqu'à Wells avait été respectable. Bellamy écrit son premier, son second livre et cent articles (50) explicatifs, puis il se retire, il meurt. Wells écrit une autre utopie presque chaque année – c'est l'utopie commercialisée, payante, exploitée – exploitée, elle, qui par tant d'inspirations généreuses cherchait à mettre fin à l'exploitation et à rendre le monde libre et beau. Ce procédé correspond à la mentalité baissante des années avant la guerre qui virent la commercialisation et la brutalisation et qui devaient aboutir à la grande catastrophe. J'ai parcouru les utopies les plus absurdes, si l'on veut, conservant le respect qu'on donne à l'entêtement d'un homme de bonne foi, si bête qu'il soit, mais je n'ai jamais trouvé du plaisir à suivre l'imagination très intelligente, mais absolument versatile, sans épine dorsale, de H. G. Wells qui, si brillant auteur qu'il soit, a abaissé le genre utopique à la vulgarité commerciale de notre époque.

Parallèlement les éléments constitutifs de l'utopie n'ont pas échappé à une dégringolade pareille. Ainsi on a réalisé dans une proportion inouïe les inventions rêvées par les utopistes, les hommes volent et nagent sous mer, ils parlent et écoutent à distance, de sorte à donner une action quasi animée aux machines et automates à distance, ils ont exploré les derniers coins du globe, ils savent enrayer les maladies, mécaniser la production de vivres, ils ont le moyen de s'entretenir mondialement par la radio, de s'entrevoir merveilleusement par le cinéma, de s'empoisonner par les gaz mortels, si ce n'est pas déjà fait par les journaux quotidiens. Et à quoi cela sert ? Tout cela est relativement au service de l'établissement de la tyrannie capitaliste absolue et de l'autodestruction qui convient aux maîtres économiques du globe et aux conquérants nationalistes qui sont au fond leurs instruments, mais qui font en addition tout le mal qu'ils peuvent pour leur propre compte. Tout sert à perfectionner le militarisme, à étendre la prise du capitalisme aux derniers coins, aux dernières ressources naturelles du globe ; tout est disposé dans le but de contrôler les richesses naturelles de la terre dans l'intérêt des parasites et de leurs acolytes, et la masse continue son rôle de « servitude volontaire ». La science se prostitue au capitalisme et au militarisme, ne travaille que pour accroître leur puissance de domination et de destruction. Et l'art, l'intelligence, que font-elles ? Irrésistiblement tout va à la dérive, tout finit au cinéma, à la radio, tout y passe, tout ne sert qu'à bourrer les crânes de la masse esclave. Alors d'où viendrait l'intérêt pour les progrès, les découvertes, les inventions, la pensée ? Quelle que soit la découverte, la réalisation d'un idéal considéré utopique, on sait que demain ce sera une arme de destruction de plus, que ce sera vulgarisé dans le sens commercial jusqu'à être mûr pour cinéma et radio où tout passe, absolument tout. La propagande avancée en face de tout cela est timide, modeste, mince et ne semble pas même s'apercevoir de la chute terrible du monde moderne.

Même une réalisation qui aurait pu être grandiose, celle du socialisme triomphant dans l'immense Russie – utopie entre les utopies, à peine rêvée par les plus hardis –, qu'en est-il devenu ? Cet immense pays, partie intégrale de deux continents, disposant de richesses sociales et d'espace libre pour suffire à soi-même et une grande partie du globe, aurait pu devenir le laboratoire social commun où toutes les idées de la théorie (hypothèse) et de l'utopie sociale (autre hypothèse) (51) auraient pu être examinées et mises en épreuve avec les moyens et dans les proportions nécessaires, les socialistes et anarchistes du monde y seraient accourus pour vivre en groupes harmonieux et observer par l'évolution de chaque nuance la valeur relative de leurs conceptions sociales. De tout cela rien ne fut réalisé ; les fanatiques d'une seule hypothèse, ou utopie, la

conception marxiste, ont érigé leur monopole absolu et se font les nouveaux maîtres du pays et les ennemis acharnés, au besoin les geôliers et les bourreaux de toute autre conception socialiste et anarchiste et de leurs représentants. À l'autorité, au monopole capitaliste ils opposent non la liberté, le bonheur de tous, mais leur propre monopole tout aussi étroit et féroce. Alors, par contagion, nulle part la liberté prospère et les peuples ont vu s'envoler le bonheur, l'espoir, pour qui sait combien de temps.

Cette période possède encore des utopistes de bon courage à son début, mais plus tard naissent les utopies du scepticisme et du désespoir. Toutefois, pour ne pas préjuger la question, je veux parler, comme jusqu'ici, des différents groupes d'utopies de l'âge de Wells, de la guerre et de la décadence actuelle, en tant qu'elles me sont connues plus ou moins ; car la possibilité de me mettre au courant se rétrécit pour moi depuis 1914 et ne se rouvrira plus.

H. G. Wells, né 1866, auteur d'écrits de fantaisie bizarre, comme *L'Homme invisible*, entre le terrain des utopies par *The Time Machine*, 1894 ; il y a *La Guerre des Mondes*, 1894 ; les *Premiers Hommes dans la Lune*, 1901 ; *Mankind in the Making*, 1903 ; *Anticipations...*, 1904 ; *The Food of the Gods*, 1905 ; *Une utopie moderne*, 1905 ; *Aux Jours de la comète*, 1906 ; *La Guerre dans les Airs*, 1908 ; *The World set free* – et sans doute il y en a d'autres. Vers la fin du siècle passé Wells entra dans la Fabian Society, milieu si habitué aux et pénétré intellectuellement par les Bernard Shaw et Sidney Webb, qu'il ne s'y assimila jamais. Il reste toujours attaché à un socialisme auquel lui, le constructeur de tant de nuances et situations socialistes diverses, ne sait pas imprimer une originalité. Il remue habilement les idées, mais on ne sait pas lesquelles sont vraiment les siennes ; il se prive ainsi de l'influence morale que son talent aurait pu lui assurer.

Tout autre me paraît être Bertrand Russell qui, sans adopter une forme utopiste, a pourtant dans ses *Prospects of Industrial Civilisation*, 1923, étudié l'avenir sur la base du présent et du passé, et de telles prévisions, si étayées par des matériaux et des conclusions logiques qu'elles soient, ont nécessairement le cachet de l'utopie. Je les ai comparées aux visions mouvementées de l'avenir que l'anarchiste Ernest Cœurderoy a présentées dans le livre à titre bizarre *Hurrah !!! ou la Révolution par les Cosaques*, 1854, et c'est sur ce terrain-là que l'étude libertaire devrait commencer – à vérifier les hypothèses de Russell, à (52) pénétrer ces recherches de l'esprit de liberté, dont Russell, égaré par les orgies autoritaires de ces années, tient trop peu compte. Ici, la prévision utopique, l'étude sérieuse des faits et possibilités de l'évolution, et la fière confiance dans la liberté devraient se réunir pour produire une étude libertaire de marque sur l'issue de la situation présente et sur l'avenir prochain.

Dans un temps pareil, quand le syndicalisme français, s'élevant vers 1895 sous l'inspiration de Fernand Pelloutier, disposait déjà d'une longue expérience, un de ses co-acteurs les plus intimes, Émile Pouget, autrefois le rédacteur du fameux *Père Peinard* (1899-94), etc., avec Émile Pataud qui jouissait surtout d'un prestige personnel, fit paraître *Comment nous ferons la Révolution* (Paris, viii, 298 p. novembre 1909), livre dont une seconde édition, avec une préface de Kropotkine, parut aux éditions de La Guerre sociale, xviii, 298 p. ; – traduction anglaise, Oxford 1913 ; – traduction russe, Pétersbourg-Moscou, 1920, au Golos Truda, avec une nouvelle introduction de Kropotkine datée de juin 1920, qui est ainsi son dernier mot sur une utopie, celle du syndicalisme révolutionnaire ; il estimait beaucoup ce livre et l'intelligence de Pouget. De Pataud il y a encore un numéro de *l'Assiette au Beurre*, Paris, illustré à charges sociales pittoresques : *Le Grand Soir* (n° 465, 7 mai 1910), le moment de la révolution.

On comparera ce livre à l'utopie nettement anarchiste communiste de Sébastien Faure, *Le Bonheur universel* ; traduction Mi Comunismo (*La Felicidad universal*), Buenos Aires, editorial La Protesta, 1922, 434 p. – Des idées constructives appliquées à un pays qui, physiquement, historiquement et par sa position géographique diffère énormément de la France, comme l'Argentine, produisent des hypothèses utopiques différentes, comme on les trouve dans les écrits utopiques bien soignés de Pierre Quiroule : *Sobre la Ruta de la Anarquía, novela libertaria*, Buenos Aires, 1912, écrite en 1909, 120 p. ; *La Ciudad anarquista americana*, 1914, editado por La Protesta, 283 p., avec un plan, et *En la soñada tierra del Ideal*, avril 1924, 76 p. – Rien n'est plus utile en utopies que leur localisation, leur adaptation à chaque pays, car autant que nous soyons internationalistes en idée et en sentiment, autant nous serons toujours enfants du milieu pour les formes et nuances des applications pratiques. L'utopie combinant idéal et pratique sera vraiment u-topique – sans lieu – si elle veut seulement plaire et inspirer ; elle sera adaptée au milieu, si elle aspire au succès suprême qu'une utopie peut espérer, à la réalisation.

Le type d'une utopie de nulle part, belle et inspirante, mais non réelle, ce sont *Les Pacifiques* de Han Ryner (Henri Ner), publié en 1914, quelques semaines avant la guerre, entrevoyant l'anarchie intégrale d'un âge lointain sur le terrain classique de bon nombre d'écrits imaginaires depuis Platon, l'Atlantide.

Les réalisations utopiques de ces derniers vingt-cinq ans se sont faits, quant aux tentatives anarchistes, dans des dimensions si petites que l'expérience gagnée n'est pas d'un caractère économique, mais surtout de l'ordre psychologique. Cependant (53) quelques essais de colonisation libre sans production en commun, faits aux environs de New York, ont réussi aussi dans le sens pratique. Une pièce de théâtre par Lucien Descaves, jouée souvent à Paris en

1903, représentant la vie intime dans une colonie, exerçait une certaine impulsion ; il y eut bientôt La Clairière à Vaux, près de Château-Thierry (Aisne), plus tard Aiglemont dans les Ardennes, il était question d'un milieu libre (la forme adoptée souvent depuis 1902) en Provence, d'une Ruche africaine en Tunisie, 1912, etc. et il y eut une diversité d'efforts, associés avec les noms d'un frère d'Émile Henry, de G. Butaud (toujours à Bascon) et autres ; tout se fait sur une très petite échelle. Les revues et journaux d'E. Armand depuis 1901 – *L'Ère nouvelle*, hors du troupeau, *Les Réfractaires*, l'endehors de 1922 qui paraît toujours à Orléans, contiennent d'abondantes informations sur tous ces groupes expérimentaux en France et presque partout ailleurs, car il y a maintenant des hommes qui se sont nettement séparés de la société actuelle, pour lesquels c'est un vrai besoin de vivre entre camarades libres et qui savent toujours créer un tel milieu libre, si restreintes que soient ses ressources. À côté de tels groupes en France, partout en Amérique, en Allemagne, etc., il y en avait surtout en Hollande, la colonie de Blaricum surtout, aussi un peu en Belgique. Les anciens écrits de Frederick van Eeden, ceux de T. Luitjes, Felix Ortt, les journaux *Vrede* et *De Pionier*, à partir de 1898 et de 1902, sont au début de ces expérimentations hollandaises ; *Der Genossenschaftspionier* allemand et *Die neue Gemeinschaft* (1900-1902), dont fut Gustav Landauer, témoignent de quelques efforts allemand. Landauer publia alors, en 1901, son essai *Durch Absonderung zur Gemeinschaft*, tendant à propager une communion de ceux qui se séparent de la société bourgeoise. D'efforts plus récents il y a ceux de Nicolai Scheierman, russe, auteur de *A Vision of the New Living Life* qui prépare *La Fraternité internationale du service de l'amour dans la liberté*, 1923. – On se rend plus ou moins compte que les dimensions et moyens de ces entreprises à peine leur permettent de végéter et n'en font certes pas des leviers économiques pour ébranler le système capitaliste, mais que des hommes et femmes et enfants libres en esprit, dégagés de préjugés et habitués à la solidarité pratique, se créent ainsi, étincelles éparses de la grande lumière future et qui peuvent déjà éclaircir un peu les ténèbres autour d'eux et qui seront des éléments précieux des reconstructions futures.

(54) Passons à quelques utopies socialistes de cette époque, liste très incomplète : *The Sorcery Shop, an impossible romance*, par Robert Blatchford (London, The Clarion Press, 1909) ; – *L'Étoile rouge*, utopie, par A. Bogdanov, en russe ; traduction française dans *La Société nouvelle* (Mons), 1913-1914 ; éditions en russe, p. ex. Petersbourg, 1918, en ukrainien, en allemand, 1923 ; *Der sozialdemokratische Weltstaat mit Gemeineigentum und Eigenproduktion* [als Universalmittel zur Beseitigung aller Armut, Ausbeutung, Kriege, Seuchen, Not, kurz alles Elendes und zur Herbeiführung der dauernden Glückseligkeit und Friedens der Allmenschheit auf Erden], par J. Lichtneckert, 1912, xii,

283 p. ; – *Le Maroc socialiste. Projet de colonisation socialiste*, par Lucien Deslinières, Paris, 1912 ; du même auteur et de J. Marc Py, *La Résurrection du docteur Valbel [ou le monde dans un demi-siècle]*, 1922 ; – *Der Zukunftsstaat als sozialistische Monarchie*, par Berthold Otto, 1910, 483 p. ; – *Utopie des îles bienheureuses dans le Pacifique en l'an 1980*, par Émile Masson, 1921, belle utopie ; – *Sevarinde*, par Alfons Petzold, un poète socialiste autrichien, Vienne, 1923, basé probablement sur l'utopie des Sévarambes de 1675 ; – *Die Sonnenstadt. Roman aus der Zukunft*, par le docteur J. Vetsch, en Suisse, 1923, plusieurs éditions, etc.

Die allgemeine Nährpflicht als Lösung der sozialen Frage, par Joseph Popper-Lynkeus, Dresden, 1912, xvi, 813 p., projet très élaboré et qui a été depuis répandu par une nombreuse littérature de propagande ; l'auteur suppose que le travail réglé par l'État de tous les hommes de 18 à 30 ans d'âge, et de toutes les femmes de 18 à 25 ans, leur produirait le nécessaire pour le reste de leur vie, et que ceux qui voudront gagneraient après du superflu par un travail privé à leur discrétion. Cette idée rappelle un peu *Le Pain gratuit*, proposé dans le livre de ce titre par V. Barrucand, alors anarchiste (Paris, 1896, 252 p.) ; le livre contient des observations critiques de Kropotkine, Reclus et bien d'autres anarchistes ; l'idée est toujours celle que par de telles mesures d'utilité générale la misère criante serait abolie et que l'homme entrerait dans la lutte pour l'existence avec des chances plus égales. Les Saint-Simoniens comptaient y arriver par l'abolition du droit d'héritage, et Bakounine accepta cette idée d'emblée, pour constituer ainsi pour l'homme ce qu'il appelait l'égalité du point de départ pour tous.

En style de bible est écrit Josua. *Ein frohes Evangelium von künftigen Tagen* [par Richard Wahle], Wien, 1912, 65 p., qui prédit une révolution dans l'esprit du syndicalisme révolutionnaire et dont l'auteur, dit-on, fut professeur de philosophie à une université autrichienne. À cette occasion je rappelle le livre bizarre Oahspe. *Light of Kosmon*, 1910 [1882], par John Ballou [Newbrough], toute une bible de quelque secte qui se dit Suomi-Oahspe Association roane, année de Kosmon 62. C'est plein d'éléments utopiques, mais façonné aussi, peut-être, sur les écrits mormons. Suomi veut dire Finlande ; le texte est en anglais et se dit : Le livre américain. Je n'ai pas trouvé d'autre trace de cette secte qui m'a paru curieuse et différente de bon nombre de publications bizarres aussi, mais simplement excentriques ou folles ; ici il y a un peu d'idée. En style biblique est également une toute petite brochure révolutionnaire, *Offenbarungen*, publiée à Herisau en Suisse en 1849, écho socialiste révolutionnaire des commotions sociales de 1848.

Der Sieg bei Jena... Die letzte Schlacht. Eine zukünftige Begebenheit (Berlin, Die Einigkeit, 1908, 32 p.) est syndicaliste antimilitariste.

Un récit populaire anarchiste russe, *Comment les paysans sont restés sans autorité*, est signé Stenka Zajak; je n'en connais pas l'édition originale, mais il y a des éditions en russe (Golos Truda), 1920, en bulgare déjà en 1912 et en jargon juif (Buenos Aires, 1923).

(55) Sans doute la plus grande partie de cette littérature de propagande des dernières dix dernières années m'échappe. Je ne connais ni *Nariota, Riflessioni di un uomo delle caverne rivivente nel secolo XX* (Spezia, Il libertario, 1916), ni *I naufraghi del sogno*, par G. Cartella Gelardi (Roma, 1920), si c'est du genre utopique ? *Ein Zukunftsbild der Menschheit*, par A. Cless (Zurich, 1893, brochure) est par un anarchiste américain de langue allemande.

Quelquefois on a parlé longuement, dans les parlements, de l'avenir du socialisme, ainsi au Reichstag allemand du 31 janvier au 7 février 1893 et dans la Chambre française dans la discussion entre Jaurès, Vaillant et Clemenceau, 1906; il y a des éditions spéciales de ces débats. – On consultera encore *Silhouette d'une société collectiviste*, par César De Paepe (Revue socialiste, Paris, octobre 1888), et *La société collectiviste*, par Henri Brissac, dans la même revue en 1891.

Il y a une grande littérature relative au Familistère de Guise (Aisne), grand complexe de logements ouvriers et d'usine, fondé par un des rejetons du fouriérisme, J. B. André Godin, sur la base de la participation aux bénéfices, espèce d'usine modèle, maintes fois décrite autrefois par socialistes et coopérateurs; ce fut l'utopie vivante des années 1869 et 1870; journal et revue *Le Devoir. Solutions sociales*, par Godin, 1871, iii, 664 p., est l'exposé principal de ces idées. – Impossible de suivre les projets et réalisations de la participation au bénéfice, souvent affublées d'allures un peu utopiques; le journal *Labour Co-partnership*, Londres, à partir de 1894, est une des chroniques de ce mouvement.

Impossible aussi de registrer les colonies socialistes plus récentes. Le journal *The Llano colonist* à Leesville, Louisiana, paraît depuis 8 ou 9 ans et raconte beaucoup de ces mouvements dont les plus libertaires sont souvent rappelés dans l'endehors d'Orléans.

Anatole France a bien décrit un Paris en 2270 dans *Sur la Pierre blanche*, mais son scepticisme l'arrête aux fantaisies satiriques comme *L'île aux pingouins* et à des idées bizarres comme *La révolte des anges*.

Une utopie d'une dictature individualiste, c'est *La Révolution du 4 septembre 19...* (Paris, 1921, xxix, 259 p.), par H. L. Follin, un des principaux auteurs de cet individualisme rigidement bourgeois qui est si étranger à l'individualisme social que summarise et exemplifie le livre d'E. Armand, *L'Initiation individualiste anarchiste*, 1923.

Il y a encore des ébauches de la révolution, d'actes de révolte ou de conspiration qui la prépareraient, tableaux de grèves violentes, de cataclysmes

sociaux. Le roman de Louise Michel, *Le Monde nouveau* (Paris, 1888, 356 p.), est plein d'éléments de ce genre et Louise Michel contemplait de poursuivre ces rêves, mais ne l'a pas fait, du moins en livres. À la dernière page de ce volume, on voit « des changements singuliers sur une des planètes les plus proches. Qu'est-ce que cela ? Des signaux, c'est l'Internationale des globes qui commence... Attention, nous allons répondre. » – *Les Aubes*, de Verhaeren, des œuvres de Han Ryner et beaucoup d'autres livres contiennent des visions de luttes futures sans qu'elles s'arrêtent à des solutions ou propositions définitives.

Je passe à des écrits utopiques qui sont hors du socialisme et de l'anarchie, et qui représentent des conceptions sociales très diverses, (56) ainsi p. ex. *Neustria. Utopie individualiste*, par Emile Thirion, Paris, 1901. – *Enquête sur le monde futur*, par Jean Jullien, 1909; – *Im Dämmerchein der Zukunft* (traduit de l'anglais [*The Dawn of All*]), par R[obert Hugh] Benson, 1912, une utopie nettement cléricale par un prêtre catholique; – *What will Posterity say of us*, signé l'Hermitte de Prague, sous forme de conférence dans la salle Darwin en 2012, dans la grande revue de la science évolutionniste *Bedrock*, Londres, octobre 1912, p. 361-370; – *The Coming Day*, par W. T. Burkitt, Londres, 1913; – trois livres du jeune auteur polonais tué dans la guerre [Jerzy Zulawski, *La trilogie lunaire*], dont les traductions allemandes sont *Auf silbernen Gefilden. Ein Mondroman*, 1914, *Der Sieg* et *Die alte Erde* (je ne les ai pas vus); – *La Société future*, par Jean de Laby, 1921 (sans cadre utopique); – *La Cité idéale ou l'urbanisme social rationnel*, par Henri Crozat, 1921, etc.

Plus on entre dans ce sujet, plus on se rend compte que le cadre fictif n'est qu'un accessoire de l'utopie, dont beaucoup d'auteurs se sont passé; ce sont alors les faiseurs de systèmes, les isolés, et leur nombre est légion. Si on dressait le catalogue des idées émises dans les utopies, il faudrait y ajouter les idées dispersées dans ces nombreux livres et plus nombreuses brochures de théoriciens isolés qui sont de tous les niveaux, de toutes les nuances, comme les utopies. Mais j'omets ce grand groupe; quelques écrits sans cadre se sont déjà glissés dans les listes données.

Voici encore quelques écrits utopiques de pays divers: en Roumanie, Braescu a écrit *Scurta* (une ville) dans cent ans, vers 1890, peut-être socialiste⁵; – sur l'île de Jamaica, en 1833, un journal avancé, *The Isonomist*, publie un dialogue curieux d'un âge futur, reproduit dans *The Gauntlet*, Londres, du 8 décembre 1833,

5 Il s'agit sans doute de l'avocat Alexandru P. Brăescu (1848-?), qui signait sous le pseudonyme de Răzeșul de la Scurta. La bibliographie roumaine contient deux titres de lui, *Studii sociologice. Un program economico-politic*, Focșani, 1888, et *Evoluția partidelor*, Bucarest, 1896. Merci à Adrian Tataran pour cette indication.

par son rédacteur, le radical Richard Carlile ; – une utopie en Groenland, dans la langue du pays, *Singnagtugak* (Le Rêve d'un Groenlandais), par le pasteur esquimau Mathias Storch, un rêve de réformes locales, adaptées au pays, fut mentionnée dans un journal danois de 1916 ; – *A Constitution for the Kingdom of Heaven on Earth* a paru à Melbourne, Australie, en 1923 ou 1924 ; – *Como se hizo la Revolución o el sueño de un sindicalista*, signé Pedro Donamaria, est une étude qui remplace très bien un nombre d'articles de théorie trop remplis de répétitions – car on ne peut pas trouver une nouvelle théorie pour chaque article –, dans *La Voz del Chauffeur* (Buenos Aires, marzo de 1922), etc. – Quelquefois des anarchistes se sont amusés à blaguer les socialdémocrates sous forme utopique satirique ; ainsi fit Max Baginski dans la *Freiheit* (New York), le 24 septembre 1894, et un Anglais dans *The Torch* (London), août 1895. On n'en finit plus avec les avatars de l'utopie.

Gustave Dupin (Ermenonville) après la guerre fit paraître *Les Robinsons de la Paix* (Paris, éditions Clarté, 1920, 178 p.).

Les récits de voyages imaginaires, etc., deviennent de plus en plus nombreux et fantastiques. J'aurais pu mentionner quelques histoires par Edgar Allan Poe, comme le *Voyage à la Lune* de Hans Pfaall [*The Unparalleled Adventure of One Hans Pfaall*] (1835) ; il y a p. ex. *Planetenfeuer*, par Max Haushofer, 1899 ; *Twentieth Century Inventions, a Forecast*, par George Sutherland, London, 1901 ; – divers romans (57) par J. H. Rosny ; – Louis Gastine et Léon Perrin, *Dans l'Azur*, 1909, roman d'aviation, plaidant pour la paix du ciel ; Louis Gastine, *Énigme dans l'Espace*, 1909 ; *Le Roi de l'espace*, 1912 ; – *The Impregnable City, a Romance*, par Max Pemberton, vers 1907 ; – *Der Schrecken der Völker*, par E. G. Seeliger, 1908 ; – *The Four Just Men*, par Edgar Wallace, 1905 ; – *L'Homme qui peut vivre dans l'eau*, par Jean de la Hire, 1910 et une suite, qui se déplace dans une des planètes ; – *La Ville sans chef*, par Ricciotto Canudo, 1910 ; – *Une invasion de Macrobès*, par André Couvreur, 1910 ; – *L'Explosion du globe*, par Hector Fleischmann [1908] ; – de plus anciens encore, *A Queer Race, the story of a strange people*, par William Westall, 1892 [1887] ; – *The Last Man in London*, par Delaval North, 1887 ; même *Mark's Reef, or The Crater, a tale of the Pacific*, par J. Fenimore Cooper, etc.

Ces romans, genre inoffensif autrefois, ont pris dans les années précédant la guerre de 1914 un caractère très particulier, sous l'influence du militarisme renaissant graduellement depuis son éclipse apparente durant l'affaire Dreyfus, des diverses alertes de guerre, de l'aviation et de ses possibilités destructives, de la suspicion de machinations ténébreuses, cette littérature fantaisiste a aussi donné le jeu commun de créer une atmosphère e mystère qui préparait les esprits à s'attendre à tout. Alors il s'y est mêlé encore cette littérature profanant le cadre utopique, celle des guerres futures, des morcellements prévus des pays,

en somme une préparation, un endormement des nerfs pour préparer le monde à la guerre. On trouve cette évolution non méconnaissable sur les théâtres, dans le grand roman, dans les articles politiques, et le genre utopique ne lui échappe pas. Tout cela, les socialistes et les pacifiques ont négligé, méprisé, n'y croyant pas, mais l'effet de l'empoisonnement graduel n'en fut pas moins grand : le monde n'aurait pas subi la guerre avec cette tranquillité, ce fatalisme absolu, si ses nerfs n'avaient pas été préparés au mal par ces injections graduelles du poison homicide et fratricide durant des années.

Je passe sur cette période douloureuse et sur celle de la guerre où, en Europe et pour moi-même, ma vue fut limitée par les frontières d'un seul pays que le temps d'après-guerre a en grande partie maintenues et perpétuées pour moi. Il se publia après 1918 – tant que je peux voir – deux genres de littérature utopique en Europe, selon les pays victorieux ou vaincus. Dans les pays victorieux l'utopie se presse de quitter la sphère de l'Europe ruinée de notre génération, elle s'envole vers des régions tout à fait lointaines et, à ma connaissance du moins, elle ne se soucie guère des questions si pressantes, comment réparer le mal fait, comment restaurer les peuples ruinés. Dans les pays vaincus, l'utopie est désorientée, déséquilibrée, désespérée, elle se faufile dans tous les coins et recoins d'une fantaisie morbide, ne voyant aucune issue, elle produit des monstruosité.

Il y a encore ce facteur si important, la révolution russe et les révolutions abortives en Allemagne, en Hongrie, en Finlande et surtout toute cette Russie professant un socialisme qui n'en est (58) pas, et ailleurs, tous ces socialistes, socialdémocrates, qui ne le sont plus mais qui portent encore ce nom. Si encore la liberté, l'anarchie, le syndicalisme révolutionnaire leaient hautement leur voix, mais ils sont affaiblis, résignés eux aussi – alors, à part des épisodes de violence, de désespoir, on est vis-à-vis de rien, et la réaction saisit les esprits. Alors l'utopie en est atteinte aussi, elle ne chante plus, comme les oiseaux se taisent en hiver. Et ce qui se fait entendre, c'est l'excentricité, la fiction malsaine. Il y aura des exceptions, tant mieux, mais en général le résultat est déplorable.

Je cite quelques livres que j'ai vu discutés, sans avoir une occasion de les lire ; ainsi p. ex. *Die Welt ohne Hunger*, par Alfred Bratt, 1916 ; – *Das grosse Wagnis*, par Max Brod, 1919 ; – *Die Insel, ein Spiel*, par Herbert Eulenberg, 1918 ; – *Pirath's Insel*, par Norbert Jacques, 1917 ; – *Die lebenden Vierzehn*, par F. X. Kappus, 1918 ; – *Die Feuerseelen*, par Annie Harrar, 1920 ; – *Les condamnés à mort*, par Claude Farrère (traduction allemande, 1921) ; – *Die Fahrt in die Zukunft*, par Hans Christoph, 1922 ; – *Le Péril bleu*, par [Maurice] Renard, [1910] ; – *Die andere Seite der Welt*, par Georg Korf ; – *Zwischen zwei Welten* [recte : *Auf zwei Planeten*], par Kurd Lasswitz ; – *Nebel der Andromeda* [das merkwürdige Vermächtnis eines Irdischen], par Fritz Brehmer ; – *Antarktis*, par Egmont

Colerus ; par le même aussi, *Sodom, Weisse Magier et Der dritte Weg*, 1921 – et tant d'autres de ce genre qui paraît épuiser toutes les possibilités et en trouve toujours de nouvelles. Encore la pièce de théâtre *W.U.R. (Werstands Universal Robots [R.U.R., Rossumovi Univerzální Roboti])*, des ouvriers automates, imaginés par les frères Czapek [Čapek], de Bohême, 1923 ; – *L'Épopée martienne*, deux romans planétaires, *Les Titans du Ciel et L'Agonie de la Terre* (1921, 1922), par Octave Joncquel et Théo Varlet, etc.

Il y a encore, pour regarder une dernière fois en arrière, des catégories voisines de l'utopie, exprimant p. ex. plutôt des craintes, des cauchemars, qui pèsent sur la conscience populaire, que des espoirs. Les prophètes, les visions, les prédictions ont toujours été nombreux. Des personnes désirent entrevoir les suites de la dépréciation de l'or, si la décomposition chimique de l'élément or était inventée : *Gold und Ehre*, par un auteur danois, Otto M. Möller [1895], est une fiction de ce genre. *La Famine de fer* (en l'an 2432) est décrite par Henri Allorge (*La Grande Revue*, 10 février 1913). – Il y a une légende d'une dernière immense bataille des peuples, étudiée par F. Zurbonsen, *Die Sage von der Völkerschlacht der Zukunft am Birkenbaum*, 1897. – J. Zemmrich, 1891, examine *Toteninseln und verwandte geographische Mythen* [1891]. – Les Amazones, la rébellion et la chute des Anges, les voyages vers une terre promise comme celui de Saint Brandanus, l'Eldorado, Dimini, Ophir, tous ces pays rêvés, le *Schlaraffenland* (pays de Cocagne), la soi-disant *Lügendichtung* avant leur apogée classique dans *Münchhausen*, et après celui-là l'Atlantide, le centre de la Terre, tout fut objet du rêve, terrain de la fantaisie qui voltige et plane toujours en avant de la pensée, plus en avant encore du fait.

La Tempête de Shakespeare, l'île de Prospero, le *Simplicissimus* de Grimms, *Münchhausen*, roman allemand du 17^e siècle, farci d'éléments utopiques, la *Insel Felsenburg* ([Johann Gottfried Schnabel] 1731-43) qui forme une transition de la robinsonnade à l'utopie sociale, mais partout on touche à l'utopie ; qu'on fasse la contre-épreuve, qu'on élimine l'élément (59) utopique de la littérature : elle serait bien pauvre sans lui.

Comme les utopies ont proclamé les idées sociales, les idées de liberté les plus nobles, la paix fut aussi entrevue en nobles visions utopiques, comme le *Projet de paix perpétuelle* de l'abbé de Saint-Pierre et l'étude d'Immanuel Kant, *Vom ewigen Frieden* ; un écrit rare de ce genre s'intitule *Étrennes de l'Empereur de la Chine aux souverains de l'Europe pour l'année 1782. Avec un plan de pacification proposé par le monarque chinois* (« à Constantinople », 1782, 76 p.).

Dirai-je quelques mots sur l'étude des utopies ? On ne les perdit pas de vue autrefois, comme témoignent p. ex. le *Dictionnaire historique et critique* de Pierre Bayle et le grand recueil des *Voyages imaginaires*, publié de 1787 à 1789. Depuis lors la science économique et politique, devenue historique et réaliste, les méprisa et

parmi les premiers qui y firent attention de nouveau fut G. C. Lewis en Angleterre dans un chapitre sur des modèles idéals en politique dans son *Traité sur les méthodes d'observation et de raisonnement en politique*, ensuite l'économiste allemand Mohl discuta les grandes utopies, mais sans la moindre sympathie. Entre-temps Cabet, avant et après avoir écrit son *Icarie*, excogitée dans son exil à Londres, lisait ce qu'il trouvait en utopies et en parla, et après lui Villegardelle et d'autres dans les années mille huit cent quarante.

Ensuite on cesse de nouveau de s'en occuper jusqu'en 1891, quand le professeur F. Kleinwächter publia à Vienne *Die Staatsromane* ; A. von Kirchenheim fit ensuite paraître *Schlaraffia politica. Geschichte der Dichtungen vom besten Staat* (Leipzig, 1892). Bien entendu, il y avait eu une quantité de brochures maigres, discutait sur quelques utopies et se figurant de réfuter ainsi le socialisme, par A. Gehrke, M. Brasch, etc. Le premier qui discuta ce sujet avec quelque tenue – à part les historiens du socialisme – fut le professeur A. Voigt : *Die sozialen Utopien. Fünf Vorträge* (Leipzig, 1906).

Je ne pense pas qu'on a fait des investigations plus sérieuses sur l'ensemble des utopies dans les autres pays, à une exception près, le livre récent d'un Américain : *The story of utopias*, par Lewis Mumford (New York, xiii, 315 p., 1922 ; 2^e tirage, mai 1923). Ce livre, comme tous les autres mentionnés, ne s'occupe que d'un nombre très petit d'utopies, à peine 20 ou 30. Les auteurs mentionnés ont tous connu beaucoup trop peu d'utopies ; ils s'en sont procuré 10, 15, 20 et voilà tout ; ils ignoraient les autres, et ils ont feint de les mépriser ; ainsi on est toujours resté dans le cercle étroit des 12 ou 15 utopies généralement reconnues. Même M. Mumford, qui a un peu dépassé ce cercle magique sacré par la tradition, ne s'est pas avancé loin et il est étonnant de voir ce qu'il ignore en utopies.

Les seuls qui connaissent les utopies sont les amateurs, les (60) collectionneurs et les socialistes d'esprit libre et de vie longue qui les découvrent peu à peu. Un collectionneur à Vienne, décédé, avait réuni la plus grande collection d'ouvrages de ce genre ; elle fut dispersée par un libraire, qui en publia un catalogue de 1850 numéros sur 112 pages, en mars 1912⁶. Je connais bien ce catalogue, qui est rempli de beaucoup de publications bizarres de tout genre, de sorte que la littérature utopique qu'il contient s'élève peut-être, strictement compté, à un tiers, mettons 600. Je connais une collection qui, calculée ainsi, contient peut-être 400 à 500, dont un grand nombre ne coïncide pas avec la collection du catalogue de 1912. Je connais des quantités de titres d'utopies d'après d'autres sources. Cela

6 Ce catalogue se trouve dans les Max Nettlau Papers, à l'IISG Amsterdam : <https://hdl.handle.net/10622/ARCH01001.3483>

me permet de dire qu'on établirait avec ces seuls matériaux – dont le présent essai ne donne qu'un choix – probablement de 1000 à 1200 publications utopiques de genres très divers et en éditions et traductions multiples. – Et commençant une vraie enquête bibliographique on arriverait bien plus loin encore.

Alors il se voit que l'étude des utopies ne peut pas se faire sur la base de 20 ou 30 spécimens, quand il faudrait plutôt en connaître de 300 à 500.

Le livre de M. Mumford est une causerie assez aimable, souvent inutile, quelquefois il dit de très bonnes choses. Ainsi il établit crânement la *utopia of nationalism*, et y met Mazzini et sa kyrielle; sans être anarchiste ni internationaliste, il voit au fond de cette question avec un instinct extraordinaire: on a créé cette fiction, puis on l'a réalisée – les résultats, nous les voyons. Il faudrait recopier ces pages, mais elles seraient trop longues pour ce chapitre et je n'ai plus le livre à ma disposition.

Voilà la fin de ce coup d'œil sur un genre de littérature que quelques lecteurs n'auront peut-être pas cru être si étendu. L'utopie a toujours vécu et elle existe, elle ne mourra pas. Elle a pu être un moyen fort de propagande, quand elle voulait quelque chose; si elle valait peu, mais était attractive, elle a pu égarer le monde: le christianisme, le nationalisme, fictions qu'on croit nécessaires de réaliser, d'imposer, en font foi. Le peuple aura toujours son rêve, son utopie, et chaque homme a la sienne. Il n'y a donc aucune raison à mépriser, à dédaigner ce genre – bien le contraire. Si nous savions créer et propager une puissante utopie, le monde nous aiderait à la réaliser: c'est à nous de la créer et d'aller en avant. Une seule fois on a fait cela – pour le premier mai 1890 – ce jour le peuple nous débordait, son imagination avait été frappée, il serait allé plus loin, mais les socialistes n'étaient pas prêts à aller quelque part – depuis, jamais l'imagination du peuple a été vraiment frappée, ni par la révolution russe, ni par la mort de Ferrer, seul autre élan çà et là, mais pas généralement.

Je ne dis pas que tout le monde écrive des utopies – Dieu nous en protège! Mais entre l'utopie et l'expériment et la science, la connaissance, l'expertise nécessaires pour l'une et l'autre, il y a des liens: l'utopie n'est pas identique au jeu de l'esprit, à la fantaisie pure et simple, elle repose aussi souvent sur le raisonnement, le savoir, l'expérience. (61) Et c'est une création, une action. La critique la modifiera, la renversera. Tant mieux. C'est de l'action qu'il nous faut et ne pouvant pas toujours agir directement, le moyen d'agir par l'esprit, l'intelligence, la fantaisie nous reste toujours – nous l'utilisons trop peu.

Coordonnons nos idées, établissons chacun pour soi: Mon Utopie, cherchons, ceux qui en sont capables, des moyens efficaces à exprimer ces conceptions hautement – ce sera déjà quelque chose. Un jour, de çà, de là, surgira de

nouveau quelqu'un qui nous écrira une belle utopie, une qui sait trouver ce *missing link* entre l'avenir et le présent, entre notre rêve et nos personnes présentes, il trouvera une voie et on fera un pas en avant vers le pays sans bornes de l'utopie libre.

23 janvier 1925

M. Nettlau

Note

Il est évident que l'essai présent ne pouvait pas renseigner le lecteur sur le contenu, les idées, le cadre, les multiples caractéristiques spéciales des centaines d'utopies mentionnées. Il s'agissait avant tout de donner un aperçu sommaire de catégories et embranchements de cette grande littérature à travers les siècles. Tout le travail intime reste à faire, sur la base de l'examen des diverses productions et des détails historiques qu'on possède sur elles. Ce travail établirait avant tout la filiation des utopies qui sont en partie des initiatives originales, mais très souvent construites sous l'influence d'une utopie prépondérante ou en opposition à une telle. Cette interdépendance est très intéressante à observer, à côté des isolés indépendants qu'on trouve également presque toujours. Je ne pouvais pas aborder tout cela dans cette première ébauche.

M. N.

